BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME LVIII.

JUILLET A DÉCEMBRE 1878.

PARIS

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

7, RUE HONORÉ-CHEVALIER, 7,

1878



CHATEAUROUX. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE A. NURET ET FILS.

Un mot encore, messieurs, et je m'arrête, heureux de céder enfin la parole à notre savant directeur pour qu'à son tour il proclame d'autres récompenses accordées, non plus à de bons livres, mais à des bonnes œuvres, à des actes de vertu, de courage et de dévouement.

Avant son rapport, que vous attendez et qui vous dédommagera de la longueur et de l'aridité du mien, un de nos confrères, habile en l'art de bien dire, lira devant vous quelques passages tirés des deux *Eloges de Buffon* qui, l'un et l'autre, je vous le rappelle, ont obtenu le prix *d'éloquence*. Tous deux méritent d'être écoutés avec une égale faveur ; mais ce n'est pas, j'en suis sûr, sans quelque émotion que vous entendrez un fragment du beau et bon travail de ce pauvre Narcisse Michaut, si cruellement, si fatalement interrompu par la mort.

Pendent opera interrupta !

Cette devise. messieurs, pourrait être aussi celle du lauréat dont il me reste à prononcer le nom. C'est sur un lit de douleur que j'ai à déposer la dernière couronne de l'Académie.

Très-connu et très-aimé dans le monde des lettres où sa vie était facile, heureuse et brillante, M. Xavier Aubryet s'est vu subitement, en 1874, foudroyé, terrassé, paralysé, à l'âge de la grande force ; son intelligence aujourd'hui survit seule à la ruine de tous ses organes. Couché toujours, non pour dormir, mais pour souffrir, entièrement aveugle, et de ses mains raidies ne pouvant même plus signer son nom, il travaille encore, messieurs, il pense encore, il dicte encore, et son dernier ouvrage intitulé : *Chez nous et chez nos voisins*, est un charmant livre, plein d'esprit, de bon sens, de bonne humeur, de gaieté même... qui fait pleurer !

Son honorable fondateur l'ayant destiné surtout *à un homme de lettres auquel il serait juste de donner une marque d'intérêt public*, le prix Lambert ne pouvait recevoir un meilleur, un plus digne emploi. Avec une touchante unanimité qui sera, j'espère, une consolation pour ce patient, pour ce martyr qui, dans sa préface, hélas ! s'appelle lui-même le supplicié, l'Académie a décerné le prix Lambert à M. Xavier Aubryet.

Un des propriétaires, gérant :

COURAT.

---

5. 6. — **61. BIBLE (La)** *et les découvertes modernes en Egypte et en Assyrie*, par F. VIGOUROUX, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments, par M. l'abbé Douillard, architecte. — 2 volumes in-12 de VII-396 et 475 pages. — Paris (1877), Berche et Tralin. — Prix : 6 fr.

Les ancêtres du peuple hébreu, nous dit la Bible, partirent de la Chaldée et traversèrent la Mésopotamie pour venir s'établir en Palestine. Pendant plus de quatre cents ans, ils habitèrent l'Égypte. Dieu les ayant ramenés en Palestine, ils n'y furent pas toujours tranquilles possesseurs de la Terre-Promise ; ils durent la conquérir ville par ville sur les Chananéens. Lorsque après bien des combats ils furent devenus maîtres du pays, la jalousie des peuples voisins suscita des guerres continuelles, surtout quand la royauté se fût établie en Israël, et que les rois de Juda, aggresseurs à leur tour, voulurent étendre leurs possessions par des conquêtes. — L'histoire des Hébreux se trouve donc mêlée successivement à l'histoire de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Phénicie, de la Syrie et de l'Égypte : c'est là un fait que nul n'ignorait. Mais ceux qui refusaient à la Bible toute autorité divine et ne la considéraient que comme un simple récit humain, ne croyaient de ce récit que ce que leur raison ou leur caprice leur permettait de croire.

Pour contrôler les écrivains bibliques, on avait bien des fragments de l'histoire des peuples contemporains des Hébreux : on savait quelque chose de l'Égypte par Hérodote, Manéthon ; de la Chaldée et de l'Assyrie par Ctésias, Ptolémée et les fragments de Bérose. Mais ces écrivains, étrangers pour la plupart aux pays dont ils parlent, n'en sachant pas la langue, avaient dû commettre des erreurs, et, la fertile imagination grecque aidant, avaient quelquefois inventé lorsque les faits leur faisaient défaut. — Parfois, leurs narrations étaient fort difficiles à concilier avec la Bible ; les rationalistes aussitôt de s'écrier que la Bible était en défaut.

C'est principalement dans l'Allemagne luthérienne que se fit le travail critique, qui aboutit à une sorte de morcellement des Saints Livres. Chose étonnante, c'est Luther qui en posa les fondements, en attribuant une autorité exclusive à la Bible,

interprétée par chacun selon les lumières intérieures que lui communique l'Esprit-Saint.

Cette importance exclusive attribuée à la Bible, amena bientôt une réaction; cependant jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, le dogme fondamental de la réforme sur les Écritures demeura intact. Mais un jour vint où l'on se demanda: Tout repose sur la Bible, la Bible elle-même sur quoi repose-t-elle?

La réaction antibiblique, préparée par Hugo Grotius et Spinosa, affirmée par Collins, Tindal, Bolingbroke, Voltaire, aboutit aux fragments de Wolfenbüttel édités par Lessing, après la mort de leur auteur, Samuel Reimarus. Eichhorn continua le mouvement en expliquant tous les miracles de l'Ancien Testament par des métaphores et des locutions orientales : un reste de respect l'arrêta devant les Évangiles. Ses disciples rejetèrent les miracles comme inutiles pour prouver la vérité de la religion.

La *Vie de Jésus* du docteur Strauss (1808-1874) va encore plus loin : l'audace de la négation y est poussée jusqu'à ses dernières limites. Les miracles ne sont pas des impostures, ce ne sont pas non plus des faits naturels : ce sont des mythes.

Un disciple de Strauss, Arnold Ruge, reconnut dans le Christianisme une nouvelle édition du boudhisme, une fiction poétique de la nature. Pour Daumer (depuis converti au catholicisme) le Jéhova des Hébreux est le Moloch des Phéniciens; Jésus, un réformateur du culte de Jéhova, qui avant sa mort institua, en souvenir des anciens sacrifices, un repas monstrueux où ses disciples devaient se nourrir de chair et de sang humain.

Pendant que les disciples de Strauss s'abandonnaient à ces excès, l'école de Tubingue se proposa d'expliquer les origines de l'histoire de Jésus scientifiquement et non plus seulement par des inventions arbitraires. Le chef de cette école fut Baur, qui appuya son système sur les Épîtres. L'idée fondamentale de sa critique, est qu'il a existé deux partis opposés au sein du Christianisme primitif, l'ébionitisme ou pétrinisme et le paulinisme. L'antagonisme entre les partisans de Pierre et les partisans de Paul est la solution de tous les problèmes des origines chrétiennes.

Pendant que se développait l'école de Tubingue, Strauss rééditait ses premiers écrits et en faisait paraître de nouveaux,

dont le dernier en date est *l'Ancienne et la Nouvelle Foi* : le Christ n'y est plus un personnage historique, mais un être idéal, l'humanité.

Un contemporain de Strauss, le docteur Ewald a voulu tenir une sorte de milieu entre les diverses écoles. Selon lui, l'Ancien Testament est un recueil de documents de bonne foi, fruits des souvenirs traditionnels de la race juive. Il a évité le plus possible de recourir au mythe.

Voilà ce que le rationalisme et la fausse science ont fait de l'histoire biblique ; mais qui n'admirerait comment, pour répondre à la critique allemande, la Providence a appelé les morts hors de leurs tombeaux, et leur a fait rendre témoignage à la véracité des écrivains sacrés ?

Au commencement de ce siècle, Grotefend déchiffrait une partie des étranges caractères gravés sur les rochers de Béhistoun ; Rawlinson, Hinchs, Oppert, Brugsch profitèrent des travaux de Grotefend et lurent toute l'inscription : au moyen de la langue de Darius et de Cyrus on avait retrouvé la langue de Sardanapale et de Nabuchodonosor ; à la même époque, Ninive et Babylone, fouillées par MM. Botta, Layard, Place, sortaient de leur long ensevelissement : l'Assyriologie était créée.

En 1824, par un prodigieux effort de génie, Champollion lisait l'inscription de Rosette et nous initiait aux mystères de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens. « Et c'est un fait bien digne de remarque, dit le docteur Bickell, que les deux grandes découvertes historiques de notre époque se donnent en quelque sorte la main pour défendre également l'origine mosaïque du Pentateuque. » Les cunéiformes assyriens et les hiéroglyphes égyptiens ont confirmé d'une manière surprenante les récits de la Bible ; ils ont rajeuni l'exégèse et l'apologétique chrétienne, au moment où le rationalisme invente de nouvelles armes pour saper l'œuvre divine.

Jusqu'à présent les importantes confirmations données par l'assyriologie et l'égyptologie aux récits bibliques n'avaient pas été rassemblées en un corps d'ouvrage. Un certain nombre d'articles publiés dans la *Revue des questions historiques* et constatant l'accord qui règne entre les livres saints et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie avaient été très-remarqués. Leur auteur, M. l'abbé Vigouroux, professeur

d'écriture sainte au séminaire de Saint-Sulpice, les a réunis en deux volumes qui seront bientôt suivis de plusieurs autres. Ces deux volumes ont comme introduction une étude sur l'histoire du rationalisme allemand, que nous venons de résumer.

L'ouvrage même se divise en deux parties principales : la première exclusivement historique ne comprend que le Pentateuque ; la seconde tout à la fois historique et doctrinale traite la question de la religion primitive d'Israël et celle du dogme de l'immortalité de l'âme dans l'Ancien Testament.

Dans un chapitre préliminaire, M. l'abbé Vigouroux rend compte des découvertes faites en Assyrie et en Egypte et de leur importance pour l'éclaircissement de l'histoire sacrée ; il consacre plusieurs pages à la description des bibliothèques telles qu'elles pouvaient exister en Assyrie, et en particulier à celle d'Assourbanipal (Sardanapale) retrouvée par M. Layard.

La première partie comprend quatre livres, dont le premier traite des événements accomplis depuis la création du monde jusqu'à la vocation d'Abraham. Les traditions assyriennes remontent à l'origine du monde. Chez les Assyriens comme chez les Hébreux, le ciel fut créé avant la terre ; on retrouve chez eux Bahu, dieu du chaos, correspondant au tohu va-bohu du texte hébreu ; la déesse Tihavti correspond à l'abîme primordial, tehôm. L'auteur expose la cosmogonie chaldéenne telle que nous la connaissons par les récits de Bérose, récits confirmés par les inscriptions babyloniennes. — Il donne ensuite la traduction de l'histoire chaldéenne de la création, tirée par M. George Smith de la bibliothèque d'Assourbanipal et publiée à la fin de l'année 1875. (A chaldœan account of Genesis). Cette histoire, incomplète, puisque M. Smith n'a retrouvé que des fragments des douze tablettes dont devait se composer le texte entier, offre avec le texte biblique des différences et des ressemblances notables. On peut en conclure que l'écrivain israélite et l'écrivain mésopotamien nous ont transmis une tradition commune à l'origine, mais qui a pris des nuances diverses en passant par des canaux distincts. La légende babylonienne nous prouve aussi que, déjà avant Moïse, la tradition rapportée par la Genèse existait parmi les hébreux dans sa totalité et dans son intégrité, dans son ensemble et dans ses détails.

Après la création, le premier homme fut placé dans un jardin

de délices. Où était situé ce jardin qu'on retrouve dans les traditions de tous les peuples ? Un savant assyriologue anglais, sir Henry Rawlinson a promis de nous le dire bientôt, au moyen de l'étude qu'il a faite de la bibliothèque d'Assourbanipal.

Il est difficile de ne pas reconnaître l'arbre de vie de l'Eden dans l'arbre sacré qu'on voit très-fréquemment représenté sur les bas-reliefs assyriens et sur les cylindres babyloniens, arbre que les Indiens appellent kalpavrikscha, arbre des désirs. — Une représentation de cet arbre sur un cylindre babylonien peut porter à croire que chez les Assyriens comme chez les Hébreux, la tentation était représentée sous la forme d'un serpent. Cet arbre sacré est quelquefois gardé par des génies, ce qui fait penser aux chérubins que Dieu plaça devant le paradis de délices, pour garder le chemin qui menait à l'arbre de vie. — On retrouve dans les textes cunéiformes la mention de l'épée de feu dont étaient armés les chérubins.

L'Assyriologie nous révèle la vraie signification du nom du plus jeune fils d'Adam : Habal (Abel) signifie fils, enfant. — Les traditions chaldéennes admettent entre Adam et le Déluge dix rois, correspondant aux dix patriarches de la Bible, comme aux dix ancêtres d'Odin des Scandinaves, aux dix Pitris des Hindous, aux dix rois Adites des Arabes. — Moïse de Khorène, attribue une durée immense au règne de ces dix rois antédiluviens ; mais en adoptant le calcul de Suidas, on arrive à un chiffre très-peu différent de celui que nous fournit la version des Septante.

On trouve peu de traces du déluge dans les traditions égyptiennes. Mais, par contre, nous possédons deux versions de la légende chaldéenne du déluge, l'une de Bérose, l'autre du poème d'Izdubar. Le récit de Bérose, qui offre avec le récit de Moïse des analogies frappantes dans l'histoire épique d'Izdubar, (copie faite au VII[e] av. J.-C. sur un original fort ancien). Izdubar, se fait exposer par Hasisadra l'histoire du déluge : M. l'abbé Vigouroux place en face de cette histoire les versets correspondants de la Genèse.

Les deux récits sont d'accord pour considérer le déluge comme un châtiment de la perversité des hommes ; ils expriment en coudées les dimensions de l'arche, racontent de la même manière l'érection d'un autel après le déluge, parlent de

l'alliance faite entre Dieu et l'homme et suivent une marche à peu près semblable. — Ils diffèrent sur la durée attribuée à l'inondation.

Le docte professeur de Saint-Sulpice examine ensuite la table ethnographique rapportée au chapitre dixième de la Genèse ; l'Égypte lui fournit des renseignements précieux ; les inscriptions assyriennes lui apportent leur contingent.

L'épisode de la dispersion des peuples est mentionné dans les monuments égyptiens ; l'histoire de la tour de Babel, racontée par Abydène et par Alexandre Polyhistor, ressemble d'une manière si frappante à la tradition biblique que quelques rationalistes modernes ont pensé que cette légende n'était pas fort ancienne à Babylone. M George Smith croit avoir retrouvé ce même récit dans les tablettes de Ninive. Le nom de Babel (confusion), donné au monument de l'orgueil des premiers hommes, est formé d'après les règles de la grammaire assyrienne ; l'auteur de la Genèse n'a donc pu en connaître la signification que par une antique tradition : les Chaldéens, par orgueil national, ont pu attacher ensuite au nom de leur ville sainte le sens de Porte de Dieu, (babilu), mais ce nouveau sens ne détruit pas l'étymologie primitive.

L'Assyriologie fournira encore une confirmation nouvelle du récit de la Genèse, qui nous apprend qu'avant la confusion des langues à Babel, toute la terre avait le même langage ; elle nous a fait connaître une antique langue touranienne, le sumérien, langue que M. Oppert espère pouvoir rattacher à la famille indo-européenne.

Dans le second livre de son ouvrage, le savant auteur examine l'histoire d'Abraham. Ici les documents deviennent moins abondants et ne fournissent plus que des traits généraux. — La Genèse nous apprend qu'Abraham était né à Ur-Kasdim. On a placé cette ville tantôt en Chaldée, tantôt en Syrie, tantôt en Mésopotamie. — M. Vigouroux, à la suite de sir Henry Rawlinson et de M. Oppert, identifie Ur-Kasdim avec la Mughéir actuelle, située à peu près à moitié distance entre Babylone et l'embouchure du Chat-el-Arab. — L'origine chaldéenne d'Abraham, est attestée encore par la philologie qui affirme, sans aucun doute, la parenté de l'hébreu avec la langue des Chaldéens. — M. Vigouroux démontre l'étroite affinité de l'hébreu

et de l'assyrien ; il compare les noms donnés par ces deux langues aux membres de la famille, à Dieu, aux parties du corps, aux objets qui frappent le plus l'œil de l'homme, aux armes, aux animaux, aux nombres. — Il fait le même travail de comparaison sur les procédés grammaticaux des deux langues.

Abraham, pressé par la famine, descend en Egypte ; les documents égyptiens qui nous font connaître la manière dont les étrangers étaient reçus à Tanis confirment de tout point le récit de la Genèse. On y trouve mentionnés les animaux que le Pharaon donna en présent à Abraham, et que certains auteurs affirmaient avoir été inconnus sur les bords du Nil.

Quelle admirable similitude entre les mœurs patriarcales, telles que la Genèse nous les fait connaître, et les mœurs actuelles de l'Orient ! Les mariages ne se font encore la plupart du temps que dans l'intérieur de la tribu, — l'hospitalité se pratique parmi les Bédouins comme au temps d'Abraham. Les Orientaux pleurent leurs morts, comme Abraham pleura Sara ; ils achètent des propriétés de la même manière qu'Abraham acheta la caverne de Makpelah pour y ensevelir Sara.

M. l'abbé Vigouroux consacre son troisième livre à l'histoire de Joseph.

Jacob, voulant témoigner à son fils bien-aimé tout son amour, lui donne une robe de diverses couleurs ; c'est un gage d'affection qu'on donne souvent en Orient aux enfants préférés. Mais cette tunique attire sur Joseph la jalousie et le ressentiment de ses frères. Ils le vendent à une caravane de Madianites qui portait des parfums en Égypte. Les caravanes qui font aujourd'hui ce même commerce, passent encore par Tell Douthan, l'ancienne Dothaïn, où Joseph fut vendu.

Joseph entre dans la maison de Putiphar (en égyptien Petiphra, consacré au dieu soleil) ; la Genèse dit que celui-ci était eunuque de Pharaon ; mais quoique les eunuques fussent communs en Egypte, il ne faut pas prendre à la lettre ce mot qui ne signifie peut-être que courtisan. Joseph devint le mer-pa, intendant de Putiphar, charge considérable à en juger par les détails que donne M. Vigouroux. — La femme de Putiphar, fait à Joseph des propositions coupables. — Nous retrouvons une histoire semblable dans le curieux roman égyptien des *Deux frères*, rapporté par M. Vigouroux.

Joseph, jeté en prison, peut-être dans la forteresse de Memphis, y gagna la bienveillance du sar beit has-sohar ou chef de la prison. Il y explique les songes. Les Egyptiens attachaient une importance extrême aux songes.

Joseph, oublié pendant deux ans par le grand échanson, est appelé à interpréter les songes du roi. Le monarque égyptien s'appelait alors Apapi ; il faisait partie de ces rois Hyksos, qui furent maîtres pendant un temps du sud de l'Egypte. Les songes du prince sont complétement égyptiens ; l'auteur de la Genèse emploie même dans son récit certains mots égyptiens.

Apapi accorde au jeune Hébreu une puissance presque souveraine sur toute l'Égypte. Il faudrait pouvoir citer tout ce que dit ici M. Vigouroux des différentes castes sacerdotales, des marques d'honneur conférées à Joseph, des habitations égyptiennes à la ville et à la campagne, des festins, de la divination au moyen d'une coupe, de la réception des étrangers en Égypte.

Un chapitre spécial est consacré à l'administration de Joseph en Egypte. — Les famines sont terribles dans ce pays. Joseph rendit donc un immense service aux Égyptiens en les préservant de ce fléau pendant plusieurs années.

M. Vigouroux commentant le récit biblique étudie la propriété foncière en Orient; les embaumements et la préparation des momies. — Un chapitre substantiel traite de l'authenticité de l'histoire de Joseph et termine le troisième livre.

L'auteur, dans le quatrième livre, commente l'Exode. Il détermine d'abord l'emplacement du pays de Gessen occupé par les Israélites, autant qu'on peut le faire avec les données actuelles ; il décrit la ville de Ramessès, aujourd'hui Maschûta fait un tableau charmant des campagnes de l'Égypte.

Un roi vint qui ne connaissait pas Joseph et qui persécuta les Hébreux. Quel était ce roi? Ramsès II, le grand Sésostris, qui régna soixante-dix-ans, roi magnifique, mais vindicatif, cruel. Nous connaissons par la Genèse que confirment des papyrus contemporains, quelle persécution il fit endurer aux Israélites.

Le roi avait ordonné de jeter dans le Nil tous les enfants mâles des Hébreux, mais Moïse échappe à la mort. On trouve dans les textes assyriens un fait semblable. Moïse, élevé à la cour, s'enfuit à quarante ans, dans le désert de Madian ; il retourne en

Égypte quarante ans plus tard, et trouve sur le trône Ménephtah Ier, treizième fils de Ramsès II ; il avait été gâté par les flatteries de ses courtisans et de ses poëtes et continua la persécution contre les Israélites. Dieu le frappe d'une manière terrible. Nous ne pouvons entrer ici dans l'analyse détaillée de chacune des dix plaies d'Égypte : signalons cependant la description du curieux phénomène du Nil rouge, des effets d'une invasion de sauterelles, des ravages du chamsin.

Les Hébreux purent enfin sortir d'Égypte ; ils ne prirent pas la route du pays des Philistins, car les monuments égyptiens nous apprennent que Menephtah Ier était allié avec les rois de la Palestine. Ils auraient eu tout à redouter de ce côté. — Les inscriptions égyptiennes ne disent rien de la destruction de l'armée dans la mer Rouge : elles n'enregistraient pas les défaites.

Ici se termine la partie purement historique : l'auteur a achevé son œuvre pour le Pentateuque : les morts, comme autrefois Boleslas II, roi de Pologne, sont sortis de leurs tombeaux et sont venus rendre témoignage à la vérité.

La partie doctrinale ne comprend que deux livres.

Le premier traite de la religion primitive d'Israël et réfute les assertions de M. Jules Soury, disciple de M. Renan, qui prétend que les Israélites furent polythéistes jusqu'au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne ; qu'ils ont honoré Jéhovah par des sacrifices humains ; qu'ils l'ont également honoré par la prostitution : trois erreurs monstrueuses que le docte sulpicien examine l'une après l'autre. Israël n'a pas été d'abord polythéiste ; les Égyptiens même, les Chaldéens et les Chananéens furent monothéistes au commencement. Il est vrai que le dieu des Juifs porte plusieurs noms, mais cela n'existe-t-il pas chez tous les peuples ? Le nom de Dieu El, leur fut commun avec les Chaldéens et les Chananéens, dont ils parlaient la langue ; Dieu porte un nom pluriel, Elohim, mais c'est là un pluriel de majesté ? On prétend que certains passages, mis d'abord au pluriel, ont été remaniés plus tard par de scrupuleux monothéistes et mis au singulier ; on n'en fournit pas la preuve.

Il en est de même lorsque M. Jules Soury veut nous démontrer que Jéhovah était le soleil ; M. l'abbé Vigouroux ne laisse subsister aucun des arguments de l'exégète de la *Revue des deux Mondes*.

M. Soury, suivant les traces de Max Duncher, prétend également que les Hébreux honorèrent Jéhovah par des sacrifices humains jusqu'au temps de Josias, peut-être même jusqu'au retour de la captivité de Babylone, et que la circoncision ne fut qu'une transformation de ces sacrifices humains, amenée fatalement par l'adoucissement des mœurs. Il cherche ses preuves dans toute la Bible, et voudrait assimiler Jéhovah à Moloch, il n'hésite même pas à changer le texte massoréthique de la Bible. Il oublie seulement que le Lévitique défendait, sous peine de mort, d'offrir des sacrifices humains.

M. Vigouroux examine ensuite une accusation infâme lancée contre la religion de Jéhovah. M. Soury ne reproche pas seulement aux Hébreux d'avoir honoré leur dieu par des sacrifices humains, il veut encore qu'ils se soient consacrés à son culte par la prostitution ; il veut qu'il y ait eu en Israël une fête des prostitutions sacrées sous le nom de Soucoth Benoth. — Un simple exposé des faits suffit à notre auteur pour réfuter ces grossières erreurs.

Dans le second livre, il examine la croyance des Hébreux sur l'immortalité de l'âme. M. J. Durenbourg a soutenu contre M. Halévy que leurs ancêtres n'avaient jamais eu foi à l'immortalité de l'âme.

M. Vigouroux démontre la foi des Hébreux à une vie future, en examinant successivement quelle idée se faisaient les anciens Hébreux : 1° de la nature de l'âme ; 2° de sa durée ou de son immortalité ; 3° du scheol ou lieu de séjour des âmes ; 4° de la rémunération après la mort ; 5° de la résurrection des corps. — Les inscriptions et les tablettes cunéiformes, les papyrus égyptiens viennent au secours du savant auteur ; mentionnons particulièrement le curieux poëme de la descente d'Istar aux enfers, et la justification d'une âme égyptienne d'après le *Rituel funéraire* (Todtenbüch).

Telle est en substance cette œuvre magistrale. Mgr l'évêque de Rodez, qui a toute qualité pour juger de tels livres, affirme que c'est une des plus « imposantes publications que la France » ait produites dans notre siècle, sur les livres saints et sur les » fondements historiques de la Révélation ; un véritable arsenal » où la Foi trouve des armes pour défendre le livre qui lui vient » de Dieu. Rien ne manque à ce travail : style plein de correction

» et empreint d'une gracieuse simplicité, rapprochements heu-
» reux et intéressants, illustrations artistiques, d'après les
» monuments eux-mêmes. »

L'Allemagne n'a pu refuser ses applaudissements au modeste auteur. Nous apprenons que son livre est déjà devenu classique dans les Universités d'outre-Rhin.

E. POUSSET.

3. 4.— **62. COURS PUBLICS DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE, 1877** (Corneille). — **La Critique idéale et catholique,** par M. Auguste CHARAUX, professeur de littérature française à l'université catholique de Lille, rue Charles de Magsart, 24; Paris, rue des Saints-Pères, 30.

Que les hommes d'avenir qui croient à la renaissance prochaine du génie français, saluent avec bonheur ce premier rayon de lumière des universités catholiques. Malgré notre confiance dans l'éternelle fécondité de l'esprit religieux, nous n'espérions ni si tôt ni si bien. Avec l'autorité magistrale d'un homme qui se sent en possession de la vérité, le jeune professeur affirme que l'intuition du beau idéal est un don divin, fait aux seuls disciples de Jésus-Christ montés avec lui sur le Thabor, et dont le regard a contemplé l'humanité transfigurée dans la personne de l'Homme Dieu. En d'autres termes, le génie et le caractère s'élèvent, à mesure qu'ils se rapprochent du divin type, dont ils s'efforcent de réaliser la sublime beauté. Donc pour apprécier à sa juste valeur l'œuvre d'un grand écrivain, il faut que le critique initié lui-même, par une foi sincère, à la contemplation du beau, dans sa source divine, ait le coup d'œil assez sûr, le goût assez délicat, pour discerner tout ce qui, dans une œuvre d'art, se rapproche ou s'éloigne du type éternel de la beauté. De là cette conclusion rigoureuse, que depuis la régénération de l'humanité par le fils de Dieu, aucun homme de génie ne sera complet qu'en restant chrétien; aucune œuvre de génie n'atteindra la perfection, que dans l'ordre des idées et des sentiments chrétiens. Ajoutons encore avec une logique non moins rigoureuse, que toute œuvre païenne, dans son inspiration et dans ses tendances, est indigne d'un vrai chrétien.

Savonarole prêchant un jour cette doctrine devant la jeunesse de Florence, en fit une démonstration si saisissante que toutes les

suite de nos actions, de sorte que l'on a pu dire sans trop s'éloigner de la vérité « tel père, tel fils ». Les créations de M. Ch. Deslys prouvent contre sa formule. Si Thérèse est bonne, c'est qu'elle n'a point connu son père condamné aux travaux forcés et que sa mère était bonne et honnête.

M. Ch. Deslys saisit d'ailleurs la nature sur le vif et il trouve moyen, dans cette courte fiction, d'exercer son pinceau sur presque toutes les classes de la société. Le petit bourgeois, le gentilhomme de vieille roche, le capitaliste, le paysan à tous les degrés, voire même les misérables posent tour à tour devant lui et devant nous. Sa narration est alerte et dégagée, ses tableaux sont émouvants. Les personnages qu'il donne en exemples ont de bonnes intentions ; ils parlent bien, font assez bien ou essaient de faire mieux qu'à leurs débuts dans la vie. Ils sont honnêtes gens, s'ils ne sont pas fervents chrétiens.

V. H.

A. *. 64. — **DOULEURS (Les) DE LA VIE : la Mort, le Purgatoire; Espérance et Consolation,** par M. l'abbé V. Postel, chanoine et Vicaire Général d'Alger, chanoine honoraire de Nancy, docteur en Théologie, Missionnaire aspostolique, aumônier des Ursulines de Nice.— 1 volume in-12 de II-672 pages (1877), chez Victor Palmé.— prix : 4 fr.

En lisant le titre, nous comprenons tout aussitôt que cet ouvrage est plein d'actualité ; et en lisant le livre, nous avouons qu'il donne ce qu'il promet : Espérance et consolation. A notre époque tourmentée par la fièvre des biens matériels et de leurs vaines jouissances, nous rencontrons sur tous les chemins de la vie une foule d'hommes qui vont et viennent, mécontents de tout, des autres et surtout d'eux-mêmes. C'est qu'en dehors de Dieu, ils ne trouvent pour leur faim et leur soif d'infini, dans tout ce qu'ils recherchent, que des viandes creuses et des citernes desséchées. Créées pour les biens éternels, pour Dieu seul, les âmes ont beau se plonger dans les jouissances grossières, et demander aux créatures le bonheur, elles ne seront jamais satisfaites. En vain les faiseurs d'utopie et de philosophie malsaine annoncent-ils dans un avenir prochain le paradis sur la terre ; les douleurs de la vie, la mort, restent les compagnes inséparables de notre pèlerinage. Que faut-il à tous ces infortunés, trompés, égarés, désenchantés, découragés, désespérés ? Il faut les saines

et pures maximes de la vérité; il faut *ranimer la foi* et l'espérance dans *ces âmes désolées*. Cet ouvrage est, selon nous, le livre le plus complet qui existe en ce genre. Il convient à tous les âges et à toutes les positions. Pour atteindre ce but, l'auteur a puisé aux sources les plus variées et les plus pures; il a puisé surtout dans son cœur. A mesure qu'on parcourt ces pages pleines de charme et d'entrain, où dans un, enchaînement parfait et dans un style toujours pur, clair et facile, se mêlent au précepte et à la doctrine des traits historiques très-bien choisis, des extraits en vers et en prose des meilleurs écrivains, on y trouve un éclaircissement à ses doutes, de doux rayons de miel aux amertumes de la vie, en un mot, des espérances et des consolations.

Dans la première partie, l'auteur commence par établir que notre lot ici-bas c'est la douleur. « Le cri universel de l'humanité, » dit-il avec un éminent moraliste, c'est un sanglot, et quand » une langue est riche, c'est en expressions de douleur (p. 1). » « Personne ne peut y échapper, le bonheur n'habite pas sur » cette terre; on ne l'y rencontre jamais. La terre est le séjour de » l'épreuve; et vouloir la transformer en un lieu de repos, c'est » nous condamner à doubler nos maux par des illusions que les » faits viennent incessamment briser (p. 2). » Nous analysons. Quelle clarté déjà dans l'exposition! — Comment doit-on considérer les douleurs de la vie? comme la condition indispensable du bonheur futur... Il nous suffit d'abord de savoir, quelles que soient nos angoisses, que c'est Dieu qui gouverne toutes choses, et que nous sommes ses créatures aimées. Les portes du ciel s'ouvrent devant nous (p. 4). Les preuves les plus convaincantes s'ajoutent aux preuves, les exemples aux exemples. L'auteur appelle à son aide jusqu'aux cantiques populaires. Enfin, il nous fait presque aimer et désirer la souffrance. « C'est Dieu, s'écrie-t-il, qui a fait » le monde, et, à dessein, il l'a fait trop étroit pour nous, de sorte » que nous ne pouvons remuer sans souffrir... Il l'a voulu aussi » afin que ces limites nous poussent à aspirer à mieux (p. 27.) » Malades, lisez le chapitre VII; Ames affligées, consolez-vous (p. 45). Vous qui perdez des êtres chéris, qui que vous soyez, versez des larmes, payez ce tribut à la nature, mais ne vous désolez pas outre mesure. Vieillards, infirmes, lisez le chapitre XIVe.

— Passons à la seconde partie : « Qu'est-ce que la vie pré-

sente pour s'y attacher ? — Tout y est vanité et affliction d'esprit. Mais pourtant la vie est un bien, puisqu'elle vous permet d'aspirer à mieux, de mériter mieux. Elle est un bien, à condition qu'on la passe saintement. — La vie présente est le commencement d'une vie immortelle.

Pourquoi l'impie nie-t-il l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ? Quelle abominable doctrine que celle qui nous laisse sans espérance auprès du cadavre d'une mère ! Tout serait donc fini là ! grand Dieu ! Est-ce possible ? Suivons toutes les preuves de l'immortalité de l'âme. Rien ne manque à cette démonstration, ni à celle de la résurrection future. M. l'abbé Postel nous amène pas à pas à mettre des douceurs jusque dans cette mort si terrible en apparence, mais si pleine d'immortalité.

— Enfin voici le Purgatoire, traité le plus complet, dit un savant théologien, traité le meilleur qui ait été composé sur ce sujet si important. « Toutes les traditions, dit notre auteur, toutes les religions de la terre, toutes les philosophies même, supposent ou enseignent clairement qu'il y a après cette vie un lieu d'expiation pour les âmes qui, paraissant devant Dieu, ne seraient pas encore purifiées complètement, bien qu'elles eussent ici-bas pratiqué la vertu et recherché leur fin surnaturelle (p. 225).» Après avoir exposé les différentes erreurs qui se sont produites sur le dogme du Purgatoire, l'écrivain appelle en témoignage tous les peuples, les uns après les autres, puis l'Ancien et le Nouveau-Testament, les Conciles, les Pères de l'Église, les Liturgies. Il nous fait descendre dans les catacombes et dans les cimetières. Il fait rendre témoignage de cette vérité par la raison elle-même. Puis il passe à l'examen de l'état dans lequel se trouvent les âmes du Purgatoire. Elles souffrent, mais avec de grandes consolations et une ferme espérance.

Bien que assurées de leur salut, elles ne méritent plus. Ces âmes sont dans une situation à exciter très-vivement notre charité : elles souffrent étrangement, de plus elles sont impuissantes à se procurer directement le moindre soulagement... Nous pouvons les assister, facilement et efficacement, par nos prières et nos bonnes œuvres, et surtout par le saint sacrifice de la messe qui applique à leur intention le corps et le sang de Notre-Seigneur ; les indulgences, l'aumône, la charité sous diverses formes, leur sont aussi du plus grand secours.

Nous donnons de cet excellent ouvrage une bien courte et bien pâle analyse. Ajoutons qu'il peut servir de livre de méditation aussi bien que de lecture spirituelle. Chaque chapitre est d'une juste longueur, et se termine par une élévation de l'âme vers Dieu.

En voici une (p. 650): « Soyez béni, ô Jésus, d'avoir bien voulu nous confier le soulagement de ces âmes que vous aimez et qui ont tant de titres à notre compassion. Qu'il est doux pour nous de pouvoir essuyer leurs larmes et devenir leurs bienfaiteurs ! Nous vous offrons pour elles tout ce que nous ferons de bien ou souffrirons de peines, jusqu'à la fin de cette vie. Versez, Seigneur, versez votre sang par torrents sur les flammes qui les consument, et elles s'élèveront jusqu'au chœur de vos saints pour vous louer éternellement avec eux. Ainsi-soit-il. »

Ecoutez maintenant ce trait d'histoire : « A Rome, vers le milieu du XVIIe siècle, vivait un religieux nommé André Simoni, fort pauvre, et qui brûlait du désir de soulager les âmes. N'étant pas prêtre, il ne pouvait offrir le saint sacrifice, mais il faisait dire autant de messes pour elles qu'il pouvait obtenir de ressources, en s'adressant à la charité des fidèles ; et comme sa dévotion était connue, on lui donnait beaucoup. Afin de rendre plus généreux encore les prélats et les étrangers qui fréquentaient le noviciat des Jésuites, où il était concierge, il cultivait un petit jardin rempli de roses, de jacinthes, de giroflées, d'anémones et autres fleurs, dont il faisait des bouquets qu'il leur offrait en leur suggérant le souvenir de ses chères âmes. On se laissait facilement gagner par ce zèle et cette piété, et on déliait volontiers sa bourse. Aussi, quand il fut à sa dernière heure, les âmes qu'il avait soulagées vinrent le consoler sous une forme visible et l'assistèrent jusqu'au terrible passage, à la grande édification des personnes présentes. »

On trouve enfin dans un appendice un choix de prières pour les âmes du purgatoire, et pour la préparation à la bonne mort.

E. Tisserand.

5. 6. †. — **65. GALLIA CHRISTIANA** in provincias ecclesiasticas distributa, qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum Franciæ vicinarumque ditionum ab origine ecclesiarum ad nostra tempora deducitur, et probatur ex authenticis instrumentis ad calcem appositis.

opera et studio domni Dionysii Sammarthani, presbyteri et monachi ordinis sancti Benedicti e congregatione sancti Mauri nec non monachorum ejusdem congregationis. Editio altera, labore et curis domni Pauli Piolin, presbyteri et monachi ejusdem ordinis Sancti Benedicti e congregatione gallica recensita et aucta. Tomus quartus complectens provinciam Lugdunensem.— E societate generali bibliothecæ catholicæ, Nuper officina Victoris Palmé. Parisiis, 25, via dicta de Grenelle. 1876, in-fol.— prix : 50 fr.

Le premier auteur qui ait eu l'idée de donner une chronologie des archevêques, évêques, doyens ou prévôts, abbés et abbesses de l'Église de France et des provinces voisines comprises dans les Gaules, est Jean Chenu, avocat au Parlement de Paris, né à Bourges, mort le 16 décembre 1627. Son travail fut publié en 1621, en un volume in-4°; mais il ne contenait qu'une simple nomenclature de noms, et parut trop incomplet à Claude Robert, chanoine de Châlon-sur-Saône, qui voulut faire mieux. Il conçut à Rome le dessein de son ouvrage ; il le soumit au cardinal Baronius, juge assurément compétent, qui le pressa de mettre son plan à exécution. Claude Robert s'y mit avec ardeur, et, en 1626, il publia son travail, chez Sébastien Cramoisy, en un volume in-folio, sous ce titre : *Gallia christiana, in qua regni Franciæ, ditionumque vicinarum diœceses, et in eis præsules describuntur.*

Avec une modestie d'autant plus louable qu'elle est plus rare, Robert reconnut bientôt les imperfections de son propre travail et engagea les deux célèbres frères jumeaux, Scœvole et Louis de Sainte-Marthe, à reprendre un ouvrage qu'il ne pouvait accomplir seul. Leurs études les mettaient en état plus que personne de conduire à bien une tâche aussi difficile ; leur plan, soumis à l'assemblée du clergé en 1645, fut approuvé et encouragé. La mort vint les surprendre durant le cours de l'impression ; mais l'œuvre fut continuée par Pierre-Scœvole, Abel et Nicolas de Sainte-Marthe, fils de Scœvole. L'ouvrage, renfermé en quatre volumes in-folio, fut présenté à l'assemblée du clergé en 1656, et reçut les éloges des prélats.

Un demi-siècle était à peine écoulé que le clergé de France, dans son assemblée de 1710, exprimait le désir de voir reprendre cet important ouvrage et priait Dom Denys de Sainte-Marthe, général des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, de se charger de cet immense travail. Il accepta, sûr de rendre un service à l'Église et il poursuivit sa tâche avec une singulière

vigueur. Il changea entièrement le plan : les frères Sainte-Marthe avaient consacré le premier volume aux archevêchés, le second et le troisième aux évêchés, le quatrième aux abbayes. Dans le plan nouveau, les métropoles furent immédiatement suivies des évêchés qui en relevaient, et chaque évêché des abbayes comprises dans sa circonscription. Ce plan était et plus logique et plus commode, car les rapports que les différentes Églises d'une même province avaient entre elles se trouvaient par là éclaircies et les rapprochements se faisaient d'eux-mêmes. Des raisons indépendantes de la volonté de l'auteur l'obligèrent à ranger les métropoles par ordre alphabétique. Il eût été plus logique de suivre la notice de l'Empire, dite d'Honorius, ce tableau ayant fait loi dans l'Église durant un grand nombre de siècles ; mais plusieurs métropoles avaient été érigées depuis le commencement du cinquième siècle ; puis de vives discussions pour la préséance avaient lieu à l'époque même entre les archevêques de Lyon, de Rouen, de Sens, de Bourges et de Bordeaux ; et tout ordre autre que l'ordre alphabétique devait exciter des susceptibilités. Les Bénédictins prirent donc le parti le plus sage, qui ne préjudiciait d'ailleurs à aucun droit et qui est aussi plus commode pour la mémoire. Il est vrai qu'ils ne purent pas éviter toutes les attaques ; mais au ton des critiques dirigées contre eux, il est facile de reconnaître que des passions étrangères à l'amour désintéressé de la science dirigea la plume de ces pamphlétaires anonymes.

Le premier volume comprend les métropoles d'Albi, d'Aix, d'Arles, d'Avignon et d'Auch. Il fut l'œuvre de Dom Denys de Sainte-Marthe, ainsi que le suivant, qui contient les métropoles de Bourges et de Bordeaux. Il avait beaucoup avancé le travail pour le troisième volume, dans lequel sont comprises les provinces de Cambrai, de Cologne et d'Embrun ; mais il mourut durant l'impression, à l'âge de soixante-quinze ans, en 1725. Déjà, depuis plusieurs années, il s'était associé Doms Jean Thiroux, Joseph Duclou, Claude Bohier et Barthélemy Petit-de-la-Croix. Ce furent Doms Jean Thiroux, Félix Houdin et Joseph Duclou qui publièrent, en 1728, le quatrième volume tout entier consacré à la province de Lyon. On lit en tête un bel éloge de Dom Denys de Sainte-Marthe, dont les continuateurs se sont attachés à suivre la méthode et à imiter la concision dans le

style et la sobriété dans les détails. Nous allons revenir sur ce quatrième volume, après que nous aurons indiqué le contenu des volumes suivants.

Le cinquième parut en 1731 et il renferme les provinces de Mayence et de Malines. Le sixième est consacré à la métropole de Narbonne; il parut en 1739. Le septième et le huitième, œuvre de Dom Félix Houdin et de Dom Étienne Brice, sont remplis par la métropole de Paris et les diocèses qui en dépendent; ils furent publiés en 1744. Le neuvième et le dixième, publiés en 1751, renferment la province de Reims; le onzième, qui est de 1759, donne la province de Rouen; le douzième, paru en 1770, est rempli par Sens et les diocèses qui en dépendent; le treizième ne vit le jour qu'en 1785 et il contient les deux provinces de Trèves et de Toulouse. Bientôt des événements trop connus mirent obstacle à la continuation de ce grand travail. Il restait encore les provinces de Tours, Vienne, Besançon et Utrecht. Des documents et même des commencements de rédaction étaient disposés; tous n'ont pas été perdus.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'avait pas compris, paraît-il, le vide que laissait l'inachèvement de ce monument historique, car, parmi les immenses travaux commencés par les Bénédictins et interrompus par la Révolution, que cette illustre Compagnie avait arrêté d'achever, elle n'avait pas nommé le *Gallia christiana*; il n'en était pourtant guère de plus utile et de plus digne à tous égards d'être continué par elle. Il est juste d'ajouter qu'elle se hâta de réparer autant que possible cette négligence ou cet oubli qui, au fond, tenait à des questions de personnes. A cet effet, elle déclara à plusieurs reprises que l'achèvement de ce grand ouvrage était dans ses vœux; qu'elle placerait cette œuvre au premier rang des travaux auxquels elle conviait les érudits français, et que nulle autre, peut-être, ne lui semblerait mériter davantage les récompenses et les honneurs dont la distribution a été confiée à ses lumières (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XVIII, p. 377. — *Revue des Questions historiques*, t. XI, p. 206).

Cette appréciation de la savante Compagnie, et plus encore les encouragements prodigués par le clergé de France aux auteurs de ce grand travail à mesure que les différents volumes paraissaient, suffiraient pour prouver aux yeux de ceux qui ne le connaît-

traient pas par eux-mêmes son importance capitale au point de vue religieux et historique. L'un des hommes qui font le plus d'honneur à la France par sa science et la maturité de ses jugements, M. Léopold Delisle, a dit : « C'est un ouvrage que toutes les nations civilisées nous envient. » Rien n'est plus juste, et pour s'en convaincre, il suffit de comparer le *Gallia christiana* à l'*Italia sacra* d'Ughelli, à l'*Espana sagroda* de Flores, à l'*Illyricum sacrum* de Daniel Farlato ; ces trois ouvrages, qui sont des meilleurs dans ce genre, sont des trésors inappréciables de science ; mais combien ils sont loin du *Gallia christiana* pour le plan uniforme, la méthode, la sûreté de la critique, la sobriété du style et l'abondance des informations.

Ce précieux ouvrage était devenu rare et d'un prix très-élevé, et quoiqu'il soit à juste titre regardé comme l'une des bases indispensables de toute bibliothèque sérieuse, il y avait des villes, des établissements publics d'instruction qui ne le possédaient pas. Un éditeur qui a déjà rendu de grands services à l'Église et à la société, en reproduisant les *Acta Sanctorum*, l'*Histoire littéraire de la France*, le *Recueil des Historiens des Gaules*, a obéi à une heureuse inspiration en entreprenant une nouvelle édition du *Gallïa christiana*, et il a trouvé dans Dom Piolin un homme de dévouement et de science capable de conduire à bonne fin un aussi difficile labeur.

Le plan que s'est tracé Dom Piolin est très-simple et très-facile à suivre. Il reproduit tout l'ancien texte en ajoutant quelques corrections entre crochets et en plaçant à la fin de chaque volume de très-nombreuses *animadversiones* qui étaient répandues de tous côtés dans les autres volumes pour corriger les volumes précédents. Pour le quatrième volume, que nous avons été prié d'examiner, nous estimons que ces notes peuvent aller à huit ou neuf mille. Et il en est de même pour les sept autres volumes déjà publiés. Mais pour ne pas changer la pagination, pour conserver dans son intégrité un ouvrage auquel tant d'autres histoires font des emprunts et afin que le lecteur puisse, sans embarras, vérifier les citations qui y renvoient, l'éditeur a conservé pour des *Appendices* toutes les corrections, les additions, les continuations qui demandent des développements plus longs. Ces *Appendices* paraîtront par fascicules se rapportant à chaque métropole ; libre à chacun de les placer à la fin du

volume ou de les conserver séparément. Ils formeront ainsi au moins la valeur de trois volumes. Par ce moyen, les personnes qui possèdent la première édition pourront, sans frais nouveaux, se servir des additions et corrections. Il est inutile d'ajouter que l'auteur de ce supplément s'attache à suivre d'aussi près que possible la marche de ses devanciers, et qu'il ne compose ses récits que d'après les bulles, les chartes, les diplômes, les inscriptions et autres documents authentiques.

Pour donner une idée de l'ouvrage à ceux qui ne le connaissent pas, jetons ensemble un coup d'œil sur le quatrième volume, non que ce soit le dernier publié, mais c'est celui qui nous a été envoyé. En tête se trouve une vie fort abrégée de Dom Denys de Sainte-Marthe qui venait de mourir quand l'ouvrage parut. Le volume est tout entier consacré à la province de Lyon, c'est-à-dire l'archidiocèse de Lyon et les quatre siéges suffragants : Autun, Châlon, Langres, Mâcon. Soixante-sept abbayes avaient existé dans ces diocèses et avaient changé de condition, étant devenues des chapitres ; plusieurs avaient même cessé entièrement d'exister. Elles ont chacune un article dont l'étendue dépend de leur importance et des documents conservés. Mais au dix-huitième siècle, quatre-vingt-dix-huit conservaient encore, dans ces cinq diocèses, leur ancienne vie régulière, et à celles-ci sont consacrés des articles en proportion avec leur importance. Ce quatrième volume contient des monastères qui ont rempli une place tout à fait exceptionnelle dans l'histoire de l'Église : Cluny, Cîteaux, Clairvaux. Du reste, pour ces abbayes, comme pour tous les autres sujets qu'ils traitent, les Bénédictins se tiennent dans un plan uniforme.

Voyons l'Église de Lyon : d'abord, un aperçu sur l'état du pays, sur ses plus anciens habitants, sur l'établissement du christianisme, l'organisation de l'Église, les divisions de l'administration ecclésiastique, le nombre des chapitres, des abbayes, des maisons religieuses ; puis un abrégé de la vie de chacun des archevêques, en citant les faits principaux d'après des documents authentiques et écartant tout ce qui n'est pas établi par des pièces incontestables. Tout s'y trouve touché, et après tout ce qu'on a écrit de nos jours sur plusieurs des principaux personnages dont il est ici question, on est surpris de constater que tout était déjà traité ou positivement indiqué. Vient ensuite un

article intitulé : *De prima post episcopum Lugdunensis Ecclesiæ dignitate*. Après un préambule sur l'origine, les prérogatives et les mutations amenées par le temps, vient une notice sur chacun des doyens de l'illustre Église de Lyon. A cette partie en particulier, Dom Piolin a ajouté des centaines de notes. Les abbayes dont il est enfin parlé sont traitées de la même manière : situation, date de la fondation, possessions principales, colonies; puis l'énumération des abbés, ne donnant aucune date par conjecture, mais seulement d'après des actes positifs. Il faudrait plus d'espace que nous n'en avons pour parler des *Instrumenta* placés à la fin du volume et où le passé des institutions ecclésiastiques et civiles revit dans son propre langage, sous sa physionomie véritable.

Une carte pour chaque province ecclésiastique permet de suivre plus exactement les faits. Pour nous, qui vivons après tant de ruines, elle a l'avantage de nous indiquer positivement la place d'abbayes et d'autres établissements que les géographes modernes ne mentionnent plus. Chaque volume est terminé par plusieurs tables qui peuvent servir pour l'histoire de l'Église, l'histoire civile et politique et où les généalogistes rencontreront la solution d'un grand nombre de difficultés.

Y. D. W.

A. — 66. **LETTRES** *à MM. les Membres du conseil municipal de Paris, sur le Centenaire de Voltaire*, par Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.— Première et seconde brochures de 54 et 51 pages in-18. — Paris, à la *Société Bibliographique*, rue de Grenelle, 35. — Prix : 25 cent. chaque.

Tous les Hérisson du Conseil municipal de Paris, doublés du Chocolatier fameux qui a couvert l'Europe et le désert du Sahara même (nous les y avons vues sur les gourbis des Arabes) d'affiches intimant à son siècle de ne le point confondre avec ses congénères, tout ce beau monde avait donc décrété une apostasie officielle de la France, les turpitudes d'impiété auxquelles nous assistons ne suffisant point à de tels appétits. Voltaire était le prétexte, le nom, le patron de cette saturnale, et comme date on choisissait la centième année des comptes qu'il a réglés avec Dieu. La multitude allait se laisser faire, descendre sur la voie publique, hurler toutes les infamies qu'on lui soufflerait, marcher à l'insulte envers Jésus-Christ comme à toute

autre fête. Le Ciel nous a protégés : à la rencontre de ces bandes, juste en face des Hérisson susdits et du susdit Menier, il envoyait un évêque,

Un évêque ! La barbarie des invasions germaines recula devant l'épiscopat, et, quand elle eut fléchi le genou pour adorer la croix civilisatrice qu'on lui présentait, elle se releva humanisée; encore un peu de temps, et le monde verra sortir d'elle cette admirable chose qui fut la chevalerie chrétienne. Notre âge a ses barbares, l'inondation recommence. Barbarie calculée, raisonnée, haineuse, dévorée par l'instinct de la destruction, et d'autant plus exécrable dans ses aspirations qu'elle a passé par le rayonnement du Calvaire pour se rouler en ces bas-fonds ténébreux, où ce qu'elle redoute le plus est encore la moindre petite lumière partie des hauteurs. Elle fera, pour peu qu'elle s'assure les coudées franches, autant et mieux que son aînée. Entendez ses rugissements comprimés ! et puis songez au jour où ils ne le seront plus ! songez à ses annales de famille, écrites avec le sang, peuplées d'échafauds, de pillages, de banqueroutes, d'oppression et d'opprobre ! Pour retourner à ces jours néfastes, il ne faut qu'un point : abandonner l'Évangile et Dieu. C'est cet abandon qu'ils voulaient; leurs porte-voix de la presse rampante et pourrie l'ont proclamé sans biaiser. Comprenons-le : ils voulaient cela, ces hommes ! déserter Dieu et l'Évangile ; non plus individuellement ou par maigres comités, dans les antres de la maçonnerie ou dans les bureaux d'un journal voué au blasphème quotidien, mais par une démarche publique, populaire, éclatante, officielle autant qu'il se pouvait ; une démarche qui engagerait la cité, le pays, la nation. C'est pourquoi ils acclament un nom, lèvent un drapeau, dénoncent la guerre ; ils vont se ruer. C'est fait !

Non : il y a là un évêque, il y a les chevaliers de la prière et de la bonne vie, il y a l'armée des âmes conservées et vivantes. Comme autrefois Léon, le pontife d'Orléans se met à la tête de ces catholiques menacés qui ne savent pas capituler; à la barbarie de l'apostasie il vient dire, de manière à être entendu de l'Europe et du monde : « Le nom que vous honorez est un nom » souillé ; la bannière que vous déployez n'est qu'une loque, » une guenille, et la plus hideuse. » Et la démonstration suit, serrée, étincelante, écrasante, irréfutable. C'est l'objet des

Lettres dont nous avons à rendre compte, ou plutôt à simplement enregistrer le titre, car tout le monde les a lues en France.

Ni le Hérisson ni le Chocolatier n'ont interrompu pour cela leur besogne, cela est vrai. Les situations ont leur logique comme la pensée elle-même, et tel est en servage qui s'enroue à chanter sa belle indépendance. Mais du moins ils ont opéré seuls, avec les amis qu'on sait. La France catholique s'est refusée à biffer le registre de son baptême.

Nom souillé que celui de Voltaire; invoqué par tous les polissons, les écloppés de morale, les consciences à larges bords, les malfaiteurs de la parole et de la plume, les exploiteurs de la dépravation humaine. Nom souillé par la série sans égale des bassesses de celui qui le porta : menteur effronté, traître à qui mit en lui sa confiance, dénonciateur de ses rivaux, calomniateur de ses adversaires, type de sordide avarice, d'orgueil insensé, d'adultères affiché, et, dans ce qu'on appelle complaisamment et par euphémisme sa philosophie, roulant de contradictions en contradictions, de démentis en démentis, et n'ayant de rares élans vers le beau qu'à l'heure où s'impose à lui quelque souffle d'une éducation chrétienne. Indigne d'être respecté dans sa personne et dans ses œuvres, Voltaire s'applique à tuer le respect de toute chose. Hypocrite éhonté, il outrage Dieu et communie. Lâche qui parle sans cesse de courage et de fermeté, il renie ce qu'il vient d'écrire dès qu'il y voit quelque péril, et, pour approcher des grands qu'il livre à la foule, il se plonge dans des vilenies et une abjection que repousserait la plus sordide valetaille.

Hérisson, Menier, Municipe parisien, quel modèle et quel chef de file ! quelle figure, mes maîtres, contre celle de Jésus-Christ !

Ne nous parlez pas d'esprit. Le mérite et la gloire ne sont point dans les ressources dont on dispose, mais dans l'usage que l'on en fait. Satan a plus d'esprit que tous les Voltaires passés et futurs ; il en a même plus que vous, si nous pouvons prononcer un tel mot sans commettre le crime de vous méconnaître.

Guenille et loque, le drapeau voltairien ! Il ne représente pas le peuple : car Voltaire fit profession de le mépriser, de le reléguer avec les bêtes de somme, l'estimant indigne autant qu'incapable de culture intellectuelle. Il ne représente pas la liberté

moderne : Voltaire fut un seigneur de village fort attaché à ses privilèges, et parlant de vous pendre un paysan comme de chasser au lapin. Il ne représente pas la nationalité et la patrie: Voltaire abjura la France, composa des vers pour chanter nos défaites, se fit citoyen de la Prusse, de la Russie et de la Suisse, et souhaita que Paris fût un jour ville moscovite. Les écrits y sont clairs ; signés, avoués, forts de leur authenticité comme de leur ignominie.

Et voilà l'étendard sous lequel il vous plaît d'enrôler les hommes de notre âge. Qu'y voyez-vous donc qui vous ait tant séduits? L'impiété ! rien que cela. Nous y sommes. Mais l'impiété c'est l'ennemi de l'enfant, du pauvre, de l'affligé, de la famille, de la chasteté, de l'honnêteté dans les affaires, de toute tenue morale ; c'est le désordre partout. Nous ne voulons pas de l'impiété ; et c'est pourquoi nous repoussons Voltaire.

Les brochures de Mgr Dupanloup sont écrites avec le mouvement propre au grand écrivain, et qu'appelait le sujet. C'est, avant tout, le cri d'indignation d'une âme honnête ; mais c'est en même temps le réquisitoire le plus effrayant contre l'idole des âmes fêlées, des esprits caducs. Procédant par citations dont les sources sont scrupuleusement marquées, l'illustre auteur y met à nu la vie publique et tout l'intérieur du cynique de Ferney. Les témoignages abondent, et des contemporains, et des complices, et des héritiers, et des esclaves qui ont suivi. Par une délicatesse qui ne fait que corroborer la thèse, le vénérable auteur écarte les jugements des catholiques et des penseurs de bon lieu, pour s'attacher à ceux-là seulement qui devaient exalter Voltaire, et à qui le dégoût arrache parfois des sentences décisives. Aussi la gent philistine a-t-elle frémi sous le coup. Elle lit peu, cette race, pas plus Voltaire que le reste : elle ne connaissait son idole que de flair. Il a fallu la regarder dans sa laideur photographiée : et elle n'est pas contente. Des injures, des quolibets, des grimaces, elle en a fourni sans marchander, mais sans entamer une ligne du foudroyant plaidoyer. On peut se hasarder à l'encontre de telles pièces ; on n'abat rien, et on ne fait plus de scandaleuses processions à l'ignoble personnage ainsi dévoilé. Donc la barbarie a perdu une manche. C'est bien.

Honneur au glorieux défenseur de toutes les belles causes, au pontife brûlant du feu sacré, au combattant de Dieu que rien

n'a pu lasser sous sa tente ! Une fois encore, ce noble et vaillant caractère nous a sauvés d'une honte et d'un forfait public. Non, les yeux du Seigneur, en s'abaissant sur nous, ne rencontreront pas pour le frapper de la dernière expiation, un peuple d'apostats.

Parmi les citations de Mgr Dupanloup, une a été omise que le savant prélat nous permettra de lui rappeler, et que nous rapportions dans ces pages mêmes il y a trois mois. Elle est de Montesquieu, témoin peu suspect en pays non chrétien. Montesquieu écrit : « Voltaire est l'homme du monde qui dit le plus » de mensonges dans le moins de temps possible. » M. Menier veut qu'on exige l'étiquette : la voilà !

V. Postel.

3. 4. — 67. **MARÉCHAL FABERT (Le)**, *d'après ses mémoires et sa correspondance*, par M. E de Bouteiller. — 1 volume grand in-8° de VII-369 pages (1878), chez Alfred Mame et fils ; — prix : 3 fr. 50.

C'est une belle et bonne œuvre de restituer leur lustre aux grands hommes que l'éclat de leurs contemporains célèbres avait presque éclipsés. De ce nombre est le maréchal Fabert. Sans doute, le P. Barre, divers mémoires et plusieurs publications l'avaient déjà honoré, mais que de traits il fallait ajouter à cette physionomie ! M. de Bouteiller, dans une notice très-instructive, où il énumère ses services, ne se flatte pas d'avoir donné le dernier coup de pinceau ; il dit, au contraire, qu'après son travail, et longtemps encore, il restera quelque chose à faire ; toutefois, ce qu'il n'ose pas s'attribuer, ses lecteurs le lui accorderont sans peine ; ils n'hésiteront pas à croire qu'il a serré de près la perfection.

Fabert naquit à Metz en 1599. C'est bien de lui qu'on peut dire qu'il fut le fils de ses œuvres, et que, simple soldat, il portait dans sa giberne le bâton fleurdelysé de maréchal. Dès l'âge de 13 ans, cet enfant d'un simple imprimeur, maître-échevin de Metz, s'engagea dans la carrière des armes. Il la parcourut avec une gloire plus solide que brillante durant un demi-siècle, et conquit tous ses grades par un mérite d'autant plus incontestable qu'il ne cherchait ni les applaudissements ni la fortune. Successivement sergent-major, position équivalente à celle de capitaine, ensuite capitaine en titre pendant trente-neuf ans,

On peut voir par le titre fort détaillé et que nous avons transcrit en entier, quelle variété de matières comprend cet ouvrage : pour que tant de sujets fussent traités d'une manière convenable, il était indispensable de s'adresser à des écrivains nombreux qui tous eussent étudié spécialement les sciences dont ils devaient traiter. Mais ainsi qu'il arrive indispensablement en pareille circonstance, on remarque une certaine inégalité entre les différents rédacteurs. Ainsi la partie de ce vaste ouvrage qui traite des matières canoniques n'est pas généralement à la hauteur des articles consacrés à l'Écriture sainte, à la théologie dogmatique et morale, à la liturgie. On peut aussi signaler quelques lacunes sensibles dans la biographie, surtout pour la France, et cela se comprend facilement, et pour en finir avec ces observations que nous imposè notre conscience de critique, les indications bibliographiques sont souvent en retard. Mais en compensation, que de sujets traités de la manière la plus complète et la plus satisfaisante ! surtout pour l'Allemagne, et quelle place l'Allemagne n'occupe-t-elle pas depuis bientôt quatre siècles dans les affaires de l'Église et du monde ? Surtout pour l'Allemagne, disons-nous, combien de notions indispensables ne rencontre-t-on pas dans ce livre, notions que ne donnent point nos ouvrages français.

Aussi l'importance, l'utilité et la commodité du *Dictionnaire encyclopédique de théologie* se sont fait sentir dans tous les pays : il a eu plusieurs éditions en Allemagne, il est parvenu à la troisième en France, et en Italie, l'abbé Vincenzio d'Arino en a fait un abrégé qu'on imprime en ce moment même, et qui jouit au delà des Alpes d'une réputation méritée. La troisième édition de la traduction française que nous annonçons présente des avantages auxquels on ne saurait rester indifférent. Outre un très-grand nombre d'améliorations disséminées dans l'ouvrage, nous ferons remarquer, dans le XXVI[e] volume, un supplément de CXLIII pages, à deux colonnes.

Ce supplément ne se compose pas seulement d'articles biographiques consacrés à des personnages morts depuis les premières éditions, comme les cardinaux Villecourt, Wiseman ; les archevêques de Vicari et de Salinis ; le P. Ventura, le vénérable serviteur de Dieu Jean-Baptiste-Marie Vianney, etc. ; il comprend surtout un grand nombre d'articles destinés à corriger d'autres

articles du Dictionnaire, que les décisions récentes du concile du Vatican semblaient noter d'inexactitude, et qui tout au moins étaient incomplets. Quelques-uns réforment des jugements historiques comme ceux sur Clément V et Alexandre VI. Il est permis toutefois de ne pas aller aussi loin que M. Chantrel, dans ce dernier article. On remarquera aussi l'analyse très-complète de tous les concordats conclus sous le pontificat de Pie IX, et on lira certainement avec autant d'intérêt que de profit le travail de M. Léon Gautier, sur la Charité.

Il est nécessaire aussi de signaler l'excellente table qui termine ce XXVIe volume, et qui renvoie avec précision aux volumes et aux pages où une même question est traitée sous différents points de vue. Ainsi voulez-vous connaître les travaux du cardinal-archevêque de Toulouse, Paul-Thérèse-David d'Astros sur la liturgie et sa controverse avec Dom Guéranger, aussitôt la table vous indique les deux volumes où la question est traitée et vous précise la page. Les avantages d'une pareille table sont vraiment inappréciables pour l'économie du temps.

Aujourd'hui plus que jamais, tout le monde sent le besoin d'avoir sous la main un livre qui lui fournisse, en un clin d'œil, les renseignements courants sur une question donnée. C'est ce qui explique l'accueil fait de toutes parts aux dictionnaires spéciaux qui se multiplient chaque jour. L'instruction religieuse est si faible à notre époque que le secours d'une encyclopédie, dans le genre de celle dont nous parlons, est souvent indispensable pour faire avec quelque fruit la lecture d'une revue ou d'un journal. Ce ne sont donc pas seulement les ecclésiastiques auxquels le livre des docteurs Wetzer et Welte s'adresse, mais tous les hommes instruits qui tiennent à profiter de leurs lectures courantes ont le plus grand avantage à le posséder dans leur bibliothèque. D. Paul Piolin.

4. 5. — **105. HISTOIRE DE LA VENDÉE**, d'après des documents nouveaux et inédits, par M. l'abbé Deniau, curé du Voide, près Vihiers (Maine-et-Loire), dédiée à Sa Grandeur Mgr Freppel, évêque d'Angers. 6 volumes in-8° avec cartes ou sans cartes. — Angers, Lachèse et Dolbeau, chez l'auteur, et chez les principaux libraires de Nantes, des Sables, de Niort, du Mans, de Poitiers, et chez Champion, à Paris.

Il semblait que tout avait été dit sur l'histoire de cette guerre vendéenne, que Napoléon Ier appelait une *guerre de géants*. N'a-

vons-nous pas les mémoires de Mesdames de la Rochejaquelein, de Sapinaud et de Bonchamps; du comte de Puisaye, de Vauban, de Savary, etc. ; les histoires de Beauchamp, de Bournizeaux, de Lebouviers-Desmortiers, d'Eugène Veuillot, de Théodore Muret, de Grille, etc.? Crétineau-Joly n'avait-il pas épuisé la matière ?

Cependant nous présentons aujourd'hui au public une nouvelle *Histoire de la Vendée*, dont les nombreux documents nouveaux et inédits démontrent combien, même dans le champ que l'on croyait épuisé, de patientes recherches parviennent à recueillir d'épis et de gerbes fécondes.

M. l'abbé Deniau, il est vrai, était dans une situation exceptionnellement favorable pour écrire cette histoire. Curé depuis longtemps dans une paroisse qui a pris une part active à la guerre de l'insurrection, appartenant lui-même à une famille dont sept membres au moins, combattirent et versèrent leur sang pour la cause royaliste, il était plus que personne à portée d'écouter les témoins oculaires et de recueillir une multitude d'anecdotes sérieuses, d'épisodes intéressants, qui jettent une vive lumière sur un grand nombre de faits très importants.

Après plus de vingt ans de recherches, l'auteur a eu la bonne fortune de consulter et d'utiliser des documents du plus haut intérêt, tels que les *Mémoires d'un père à ses enfants* par M. Boutillier de Saint-André, les *Mémoires* de M. l'abbé Quentiteau, curé de Pin-en-Mauges, ceux de M. l'abbé Conin, curé de Saint-Lambert-du-Lattay, ceux de Pierre Devaud, paysan des Cerqueux-sous-Maulévrier, et la mémoire vivante de Louis Brard du Voide, l'un des braves de la grande armée vendéenne.

Outre cette multitude de nouvelles sources d'informations qu'il a puisées, soit au foyer domestique, soit dans le commerce des acteurs de cette sanglante tragédie, M. le curé du Voide a compulsé avec le plus grand soin tous les monuments qui pouvaient servir de contrôle ou de confirmation à son œuvre, en sorte qu'on peut dire que son *Histoire de la Vendée* est incontestablement la plus complète que nous possédions. Ajoutons que c'est aussi la plus impartiale.

C'est évidemment la qualité que le nouvel historien a cherchée avec un soin particulier ; ses efforts en ce sens percent à chaque page :

« Vendéen, dit-il, j'aurais pu être tenté d'atténuer certaines » défaillances et même certains crimes des royalistes, comme » de passer sous silence des traits qui honorent les républicains; » je me suis efforcé d'éviter ce double écueil. Que les faits soient » favorables ou défavorables à mon pays, je les rapporte avec » une égale impartialité, ne voilant aucune circonstance qui » puisse en changer la nature..... Ce n'est pas à dire pour cela » que je raconte avec une égale indifférence les actes héroïques » et les infamies les plus monstrueuses. Il n'est pas dans la » nature humaine de rapporter ainsi la vertu et le crime, le » vrai et le faux, et je ne connais aucun historien qui se soit » dépouillé à ce point de ses sentiments et de ses convictions. »

Quelques lecteurs trouveront peut-être que la forme et le style de l'ouvrage de M. l'abbé Deniau sont plutôt ceux des *Mémoires* que de l'*Histoire* proprement dite. L'auteur le reconnaît lui-même. « Je reproduis peut-être, dit-il, quelques anecdotes avec » de trop longs détails, mais je tiens à leur donner la couleur » locale. Ces longueurs, j'en conviens, donnent souvent à mes » récits le caractère de *Mémoires* plutôt que celui de l'*Histoire*; » mais à quoi servirait un nouveau travail sur la Vendée, si je » ne faisais que répéter, à quelque chose près, les nombreuses » histoires qui ont été écrites à son sujet? »

Ce défaut, si c'en est un, est loin de nuire à l'intérêt du drame,

Aussi bien, nos contemporains n'ont-ils pas une préférence marquée pour le genre anecdotique, soit que leur attention distraite ait peine à se fixer sur une lecture constamment sérieuse, soit que notre civilisation, qui s'attache aux détails, ait accoutumé les esprits aux études de mœurs intimes. Sous ce rapport donc l'œuvre de M. le curé du Voide aura son charme et son actualité.

L'œuvre est divisée en cinq livres précédés d'une introduction sur les mœurs et les coutumes vendéennes.

Le premier livre traite des causes de l'insurrection; le second, des premières batailles; le troisième, de la guerre, qui comprend les grands combats livrés dans la Vendée et ceux de l'expédition d'outre-Loire; le quatrième, de la guerre de Charette et de Stofflet; le cinquième enfin, de la pacification et de ses suites, jusqu'aux événements de 1832.

On le voit, le programme est complet et ne laisse rien à desirer.

Disons un mot de la manière dont le sujet a été traité.

L'Introduction, avons-nous dit, est consacrée à la description des mœurs et des coutumes vendéennes. Peut-être est-ce la partie sur laquelle la critique trouvera le plus à s'exercer. Une introduction d'ordinaire renferme des notions générales qui élargissent l'horizon et servent à faire ressortir l'importance du sujet que l'on traite. Or, le tableau esquissé par M. l'abbé Deniau n'est composé que de détails familiers, et dont plusieurs n'appartiennent pas exclusivement au peuple vendéen. Nous ne parlons pas de quelques erreurs géographiques, de quelques répétitions, de certaines inexactitudes historiques et de notions philologiques très peu scientifiques.

Cette critique est sévère, mais elle nous donne le droit de revendiquer pour l'ensemble de l'ouvrage la sympathie du public et les applaudissements des hommes compétents.

Après l'Introduction, l'auteur aborde son sujet par les antécédents et les causes de l'insurrection du 4 mai 1789 au 1er janvier 1793.

Nous nous permettrons ici encore une critique. L'auteur donne aux grandes sections de son travail le nom de *Périodes*. Nous eussions préféré celui de *Livres*, consacré par les siècles. On imposera difficilement la qualification de *Périodes* à un espace de quatre ans et même d'un an à peine.

Dans le chapitre premier, M. l'abbé Deniau montre par des documents intéressants et la plupart inédits, quelles menées secrètes et variées les révolutionnaires mirent en œuvre pour enflammer les passions démagogiques et préparer le renversement de l'autel et du trône. Un rapide aperçu des événements politiques qui précipitèrent la France dans l'abîme du schisme et de l'anarchie n'eût pas été tout à fait inutile. Ce chapitre n'en est pas moins du plus haut intérêt par les détails de mœurs qu'il contient.

Les suivants racontent les avanies et les persécutions de toutes sortes dont les prêtres, les nobles et les fidèles catholiques ne cessèrent d'être victimes, pendant les deux années surtout qui précédèrent l'insurrection. Elles la provoquèrent et la rendirent en quelque sorte indispensable. Cependant ni le clergé, ni même

la noblesse ne contribuèrent en quoi que ce soit au soulèvement populaire.

Il y eut, il est vrai, un ou deux essais de conjurations, mais elles échouèrent devant l'indifférence des populations. La persécution religieuse fut le principal, et on pourrait le dire, l'unique motif de la prise d'armes. Cette vérité déjà prouvée par Madame de La Rochejaquelein et par Crétineau-Joly, est mise dans un jour nouveau par le nouvel historien.

Mêmes observations à l'égard du chapitre suivant. On y trouve un tableau saisissant des violences exercées contre les prêtres qui avaient refusé de prêter serment à la *Constitution civile du clergé.*

Pour remplir jusqu'au bout notre devoir de censeur, nous relèverons une phrase malheureuse qui, nous l'espérons, disparaîtra de la seconde édition :

« La cause de la prévarication des prêtres jureurs fut, dit-il,
» chez quelques-uns, le défaut de science, et chez le plus grand
» nombre l'amour du bien-être et des richesses, plus encore que
» la dépravation des mœurs. Les réguliers, à la honte de leur
» robe, manifestèrent des vues bien plus cupides et plus basses
» que les séculiers. *Ce fut vraiment ignoble.* »

Nous ne comprenons pas le but de cette tirade d'autant plus hors de propos qu'elle est plus inexacte. M. le curé du Voide eût bien fait d'étudier à fond cette question, d'ailleurs hors de son sujet, avant d'exprimer son opinion en de pareils termes.

Nous ne voulons point nier la réalité des scandales donnés à cette époque néfaste, par un trop grand nombre de religieux, mais il y a loin de là à généraliser la faute, à établir une comparaison injurieuse, qu'une étude impartiale démontrerait facilement calomnieuse, et surtout à rejeter sur des motifs *ignobles et cupides* les défections des réguliers.

Du reste, les anecdotes de toute nature abondent dans ces chapitres préliminaires de la guerre ; ce sont de véritables *Mémoires* où la curiosité du lecteur sera amplement satisfaite.

L'*Histoire de la prise d'armes*, dans chacun des districts du pays insurgé forme la matière de la deuxième période, qui s'étend depuis le 1er janvier jusqu'au mois de mai 1793.

Il faut lire les dix chapitres qui composent ce livre pour avoir une idée des immenses recherches de l'auteur. S'il y avait un

reproche à lui faire, il porterait sur l'abondance des documents accumulés avec profusion. On est d'autant plus heureux de cet excès dans le bien que jusqu'ici personne, pas même Crétineau-Joly, n'avait présenté un tableau aussi complet de ces insurrections simultanées ou successives, mais partielles, qui, commencées sans ordre et sans entente préalable, finirent par former le formidable faisceau de la *grande armée catholique et royale*. Il y a dans ces pages de nombreuses rectifications sur les dates généralement acceptées, et sur la manière dont les premiers soulèvements et les premiers succès ont été opérés. L'érudition moderne aime la précision chronologique ; elle sera satisfaite.

Il avait suffi d'un mois aux paysans vendéens pour se former à la guerre, remporter de brillantes victoires et rendre leurs noms immortels.

Cependant au commencement d'avril ils éprouvèrent quelques revers, et le 12 ils s'étaient retranchés derrière la forte position de Tiffauges. Mais Henri de La Rochejaquelein était apparu, avait battu les *Bleus* aux Aubiers, et dès le lendemain il apportait à Tiffauges des armes et des munitions qui permettaient de reprendre l'offensive et de chasser l'ennemi de tous les points du territoire insurgé. La fête de Pâques approchant, les paysans victorieux se dispersèrent pour aller remplir leurs devoirs religieux dans leurs paroisses respectives (18 avril). Tels sont les derniers faits racontés dans le premier volume, qui se termine par un chapitre sur l'organisation de l'armée vendéenne. On y peût admirer comment, avec des moyens si défectueux, on obtient de pareils résultats. L'explication du mystère se trouve dans cette parole sublime d'un Vendéen : « Quand j'allais à la bataille, » je demandais à Dieu de me prendre pour lui, et si j'échappais, » de rester toujours le même. Cela me remplissait le cœur, et » j'allais. »

Le deuxième volume s'ouvre avec le commencement de la troisième période (du 29 avril 1793 au 15 janvier 1794).

Mais la matière était si abondante, que l'historien l'a divisée en deux parties. La première, *la guerre dans le pays*, remplit le second volume tout entier. C'est la phase la plus glorieuse de l'insurrection vendéenne. Aussi ce volume est-il du plus haut intérêt à tous les points de vue.

Le style de l'auteur y prend de la concision et de la vie; le récit ne se traîne plus, il se précipite, la lutte prend des proportions gigantesques. C'est *la guerre de Géants.* L'histoire y revêt tour à tour le caractère du drame, de la tragédie, du poème épique.

Qu'on lise la délivrance de Lescure et de sa famille par Henri de la Rochejaquelein, le siège et la prise de Thouars, l'échec et la victoire de Fontenay-le-Comte, les combats de Vihiers, l'attaque et la prise de Saumur, l'entrée à Angers, les victoires de Charette en Bas-Poitou, et l'on avouera que la Vendée est digne de sa gloire.

Cependant, comme le fait remarquer avec raison M. le curé du Voide, l'insurrection vendéenne manquait d'une qualité essentielle au succès : l'unité. Non-seulement l'accord ne fut jamais parfait entre Charette et les généraux de la grande armée du Bocage, mais parmi ces derniers eux-mêmes, la désunion ne tarda pas à se faire sentir.

Après la prise de Thouars, un conseil central d'administration fut créé sous le nom de *Conseil supérieur*, lequel fut complété après la prise de Saumur. « Quelques notabilités royalistes, écrit » M. l'abbé Deniau, animées d'un dévouement précipité, en pré» conisèrent les avantages ; mais Donnissan et Bonchamps s'y » opposèrent avec énergie, objectant que l'autorité suprême se » trouvant partagée, ce dualisme serait à l'avenir un sujet de » division et amènerait des désastres. »

En effet, les généraux formant de leur côté un conseil militaire suprême où devaient se décider, à la pluralité des voix, toutes les affaires qui regardaient spécialement la guerre, le le conflit entre ces deux pouvoirs ne tarda pas à se manifester. On sait que le trop fameux abbé Bernier prit dans le conseil supérieur une prépondérance funeste ; Dom Jagault, bénédictin de Marmoutier, y acquit, au contraire, une estime méritée.

La création du conseil supérieur ne fut pas le seul germe de discorde. Les Vendéens, après la prise de Saumur, avaient élu généralissime le général Cathelineau, le *saint de l'Anjou.* Mais quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'il était mortellement atteint au milieu de la ville de Nantes, sur le point de tomber en son pouvoir.

D'Elbée fut nommé en sa place. Incapable de dominer la si-

tuation, il contribua plus que personne à la désunion des forces vendéennes.

« Cependant l'échec considérable que les Vendéens venaient
» d'éprouver à Nantes devait amener pour eux les conséquences
» les plus funestes, dit notre historien. D'abord, il les arrêta dans
» leurs conquêtes, refroidit leur élan, atténua le prestige de leur
» gloire, releva le moral de leurs ennemis, que tant de défaites
» successives avaient abattu, et empêcha le développement pro-
» gressif de leur insurrection. Si Nantes eût succombé, ils
» étaient maîtres du port et de ses bâtiments ; ils pouvaient in-
» vestir la fonderie d'Indret, dont ils faisaient leur arsenal.
» Paimbœuf, Bouin, Noirmoutier, les Sables, succombaient à
» une attaque combinée par terre et par eau. Tenant le cours de
» la Loire jusqu'à son embouchure, ils avaient une communica-
» tion ouverte avec les Anglais ; Nantes devenait la porte d'en-
» trée des émigrés et favorisait l'arrivée d'un prince du sang ; ils
» grossissaient leur parti de tous les mécontents que faisait jour-
» nellement la République et coordonnait autour d'eux tous les
» éléments du soulèvement déjà en fermentation dans la Bre-
» tagne, le Maine et la Basse-Normandie. Alors la guerre prenait
» un autre aspect, et les chances d'un succès définitif étaient
» presque assurées. »

Toutefois, malgré cette infortune, la Vendée ne fut pas sitôt vaincue. Une immense invasion de troupes républicaines la cerna de toutes parts ; mais les victoires de Mont-Gaillard, de Vihiers et plusieurs autres rencontres non moins favorables aux insurgés montrèrent ce que ceux-ci pouvaient encore opposer de résistance héroïque.

Toutefois, après avoir été refoulées au delà des frontières, les armées républicaines revinrent à la charge plus nombreuses et non moins fanatiques. Les succès et les revers se balançaient de part et d'autre, lorsque devant Luçon, par la trahison de Marigny et la jalousie de La Rochejaquelein, Lescure et Charette succombèrent sous les coups de l'ennemi.

Ce fut le commencement des désastres.

Malgré de brillants faits d'armes à Chantonnay, à Thouars, etc. ; malgré les victoires de Coron et de Torfou, les républicains se reforment et redoublent de courage. D'abord vainqueurs, pris, surpris et écharpés à Châtillon, les Vendéens reculent et se

concentrent à Cholet. C'est par ce tableau saisissant que se termine le second volume du nouvel historien de la Vendée.

Le troisième nous racontera la funeste bataille de Cholet, et l'audacieuse expédition d'outre-Loire, marquée par tant de glorieux combats, de sanglantes victoires et d'effroyables désastres.

Nous ne doutons pas que ce troisième volume, dont l'impression s'achève en ce moment, ne croisse en intérêt sur les deux premiers, déjà si remarquables par les nombreux documents qu'ils nous ont révélés.

A la page 374 du second volume, M. l'abbé Deniau, après avoir raconté le voyage du chevalier Tinténiac d'Angleterre en Vendée, ajoute qu'il repassa la Loire, retrouva son guide, et de là put retourner en Angleterre ; mais que malheureusement il perdit en mer les dépêches que lui avaient confiées les généraux vendéens, et qui servaient, comme les premières, de bourre à ses pistolets. Heureusement cette assertion est inexacte. Tinténiac porta en Angleterre ses dépêches, et il en existe une copie au *British Muséum* de Londres, où nous avons pu les copier, avec d'autres documents du plus haut intérêt, au mois de septembre dernier, pendant notre mission scientifique.

Nous nous sommes fait un plaisir de communiquer ces pièces à M. l'abbé Deniau, et nous espérons qu'il les publiera en *Appendice* à la fin de son troisième volume.

Il ne nous reste plus qu'à féliciter l'auteur de son beau travail et à lui souhaiter le plus brillant succès.

Dom FRANÇOIS CHAMARD,
Bénédictin de la congrégation de France,
de l'abbaye de Ligugé.

4. R. — **106. HOLLANDE (LA) PITTORESQUE. — LE CŒUR DU PAYS.** — *Voyage dans la Hollande méridionale, la Zélande et le Brabant*, par M. Henry HAVARD. Illustré d'après les croquis de M. le baron de Constant-Rebecque et de l'auteur. — 1 volume in-18 de 434 pages. — Paris, Plon (1878).

Le couvert est mis, le repas est sur la table ; — couvert dressé avec un certain luxe, repas où ne manquent point les plats succulents. Une longue promenade, par un air vif et salubre, a doublé les proportions de votre appétit. Vous vous asseyez, bien convaincu qu'il ne va rester aucun mets auquel vous n'ayez fait

» dans tous les cas, *ne sait pas* (p. 248). » Tel est le fait pathologique de ce lamentable *professeur*, et cela relève du maître d'école, et sans doute aussi du médecin plus que de la critique et de la discussion. V. POSTEL.

4. 6. †. — 114. **SAINTE CÉCILE ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES**, par dom GUÉRANGER, abbé de Solesmes. — Société générale de librairie catholique. Paris, Victor Palmé (1878).— 1 vol. in-8° de VIII-467 pages et 12 planches.

Ce livre est le dernier produit de la plume pieuse et savante de l'illustre abbé de Solesmes, dont le nom demeure une gloire pour l'Église, pour l'ordre auquel il appartenait et pour la France. Ce travail est, si l'on veut, une édition nouvelle d'une histoire de sainte Cécile, publiée par le même auteur il y a trente ans, mais c'est une édition tellement augmentée et modifiée qu'on doit le regarder comme un travail tout nouveau. « En 1849, dit l'auteur lui-même dans sa préface, nous avions osé entreprendre de traiter l'épisode romain de sainte Cécile, que nos études sur les antiquités de la ville sainte nous avaient révélé déjà comme un point central... Notre but était de faire ressortir la beauté de cette histoire, et de la venger des dédains dont elle était l'objet depuis bientôt deux siècles. En 1853, nous donnions une seconde édition de notre livre ; mais combien déjà cette époque la situation avait changé ! D'un jour à l'autre, Rome chrétienne primitive apparaissait dans une clarté toujours croissante... Le cimetière de Lucine s'était révélé sur la voie Appienne, et nos lecteurs étaient à peine en possession de notre travail amendé, que la découverte du cimetière de Calliste, de la crypte des papes et du tombeau de sainte Cécile, donnait entrée au sein même de l'Église chrétienne du deuxième et du troisième siècle. Dès lors notre œuvre se déclarait elle-même incomplète ; plus d'une erreur matérielle lui devenait imputable, et notre seconde édition n'était pas épuisée, que déjà il nous paraissait évident qu'il n'était plus possible de raconter le grand rôle de Cécile, ce personnage si important, sans y joindre le récit de l'histoire chrétienne de Rome aux deux premiers siècles... Le rôle de Cécile, sous les Antonins, ne pouvait être pleinement apprécié qu'à la suite d'un récit rétrospectif, qui montrerait l'attitude du patriciat romain en face de la prédica-

tion de l'Évangile. Au lieu d'une épisode, c'était une histoire qu'il fallait écrire. »

Vingt ans s'écoulèrent, durant lesquels l'auteur ne cessa d'étudier le sujet qu'il connaissait déjà si bien, mais qui se renouvelait ainsi par des découvertes inattendues. Ces découvertes étaient dues surtout aux travaux incessants de M. le commandeur Jean-Baptiste de Rossi. Ces travaux ont été dejà depuis longtemps propagés par des traductions et des abrégés dans toutes les langues du monde civilisé ; il nous suffira de nommer les livres de M. Desbassyns de Richemont, en France, et de MM. Northcote et Browncow en Angleterre, suivis en Allemagne du Dr Kraus. Mais ces différents ouvrages, comme ceux de M. de Rossi dont ils sont des résumés, se renferment dans le domaine de l'archéologie, science qui sera toujours fermée pour le plus grand nombre des lecteurs. Pour permettre à tous les esprits cultivés de profiter de ces admirables découvertes, nous dirons plus, pour montrer aux intelligences les plus ouvertes toute la richesse et toute la portée des domaines acquis nouvellement à la science et à la religion, il était indispensable de les faire entrer dans un récit historique suffisamment circonstancié pour être suivi sans fatigue. C'est ce que fait admirablement le livre de dom Guéranger, qui avait étudié lui-même sur les lieux les monuments et les fouilles, comme il est facile de le constater par la vivacité des sentiments qui animent son récit.

Si on nous demande une analyse sommaire de l'ouvrage, le titre donné par l'auteur à son livre répond aux deux parties qui le composent, en même temps que, bien compris, il en explique l'unité.

Cécile fut la vraie et vivante représentation de la vieille Rome devenue chrétienne. Cécile est grande, non pas seulement par son noble caractère et ses mâles vertus, mais encore parce que, grâce à des restitutions généalogiques incontestables, elle s'offre à nous comme l'héritière légitime des gloires romaines, unissant dans ses veines au plus pur sang des rois celui des héros qui firent la ville éternelle et lui donnèrent le monde. C'est là ce qui prête à cette histoire un intérêt que ne présente aucune autre, et fait aussi ressortir merveilleusement le lien qui rattache étroitement ses deux parties.

A la fin du second siècle et dans le cours du troisième, tout

le patriciat romain finit par s'effacer et disparaître par suite des circonstances qui remettent le pouvoir absolu entre les mains d'une suite de Césars étrangers et parvenus, et par là même hostiles. Noble et digne héritière de l'ancienne aristocratie romaine, en face d'un despote parvenu, à la personnalité médiocre et jalouse, Cécile, la plus belle des fleurs de la vieille tige, en est aussi comme la dernière. Mais quelle fut l'action et l'influence des apôtres et de leurs successeurs sur la société vraiment romaine dont Cécile est pour nous le prolongement glorieux et la vivante image ? C'est ici que le dessein merveilleux de la Providence sur Rome apparaît, se déroulant avec splendeur, et que se découvre dans toute son étendue la vocation sublime des fortes races qui formèrent la ville éternelle. Or, l'idée capitale qui domine l'œuvre entière de l'abbé de Solesmes, et à la démonstration de laquelle est consacrée surtout la première partie de son livre, a été de montrer comment le christianisme s'était, dès l'abord, assimilé cette gloire, en faisant siens les héritiers de l'antique patriciat, et comment les premières assises de la Rome des pontifes avaient été ces derniers représentants de la république, conservés tout exprès pour donner aux deux phases de l'histoire romaine cette unité puissante qui est le cachet des œuvres divines. Les héritiers des plus hautes familles, les Cornelii, les Æmilii, les Fabii, les Cœcilii, les Valerii, les Sergii, les Furii, les Claudii, les Pomponii, les Plautii dont les ancêtres avaient épuisé le sang de leurs veines pour fonder la grandeur de Rome, furent les premiers nés de l'Église des gentils ; ils formèrent dès le second et le troisième siècle de la prédication évangélique, l'indissoluble et noble réseau de la nouvelle société romaine. Cette société reçut en même temps dans son sein les plus nobles membres des nouvelles familles impériales et consulaires. Le caractère du christianisme, l'émulation des vertus qu'il inspire, resserrèrent les liens qui tendaient à se former et produisirent une unité merveilleuse. Aussi n'est-il point dans toute l'histoire romaine d'instant plus solennel que celui où, dans la personne du plus noble représentant qu'elle eût au monde, Rome se prosterne aux pieds de Simon Pierre, à Césarée en Palestine, et reçoit pour la première fois de sa bouche, les enseignements divins. L'humble foi de Cornelius au vicaire du Christ valut à la ville dont il résumait dans son nom tout le

passé glorieux, plus de grandeur que ne lui en avaient donné les Sci ions. C'est par cet épisode que débute le livre de D. Guéranger, et nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de le suivre plus longtemps dans cette partie remplie de vues aussi neuves que consolantes pour le cœur chrétien.

Le cadre de l'ouvrage se trouve suffisamment indiqué par l'auteur lui-même dans les titres courants inscrits en tête de ses vingt-quatre chapitres, et que nous donnons ici : Destinée du patriciat romain. — Saint Pierre à Rome. — La gentilité dans l'Église. — Saint Paul à Rome. — Persécution de Néron. — Martyre des Apôtres. — Saint Clément. — Rome chrétienne sous Domitien. — Trajan et Adrien. — Paix d'Antonin. — L'Église et Marc-Aurèle. — Les Cœcilii. — Les fresques des Catacombes. — Les Valerii, — Les noces et la conversion. — Les deux frères. — Le martyre. — Fin des Antonins. — Le cimetière de Calliste. — Culte de sainte Cécile.— Moyen âge. — Triomphe de Sainte Cécile. — Les adversaires. — La Victoire.

Le lecteur entrevoit sans doute, malgré notre analyse beaucoup trop sommaire, les ressources que l'*Histoire de sainte Cécile* offre pour la polémique contemporaine. En présence des faits qui s'y trouvent péremptoirement établis, « nul homme de bonne foi ne pourra plus dire que le christianisme ne fut dans ses débuts qu'une secte vulgaire, ignorante et supertitieuse. Les Écritures du Nouveau Testament, soumises aux regards de tant de personnes appartenant à la plus haute civilisation, et recevant de leur part un respect et une adhésion que l'on ne saurait contester, apparaissent comme originales et authentiques. . . . . Et c'est ici que s'écroule tout le système de l'idéologie allemande. Dès le principe, la société chrétienne a existé complète à tous les degrés sociaux, ayant à sa tête les classes intelligentes, et demeurant solidaire sur toute la ligne, quant aux doctrines qu'elle professait, et quant aux documents écrits sur lesquels elle s'appuyait. On a opposé aux docteurs d'outre Rhin et à leurs fantaisies audacieuses de victorieux arguments de détails ; mais celui que l'on est en droit de tirer de la composition de la société chrétienne du premier âge, suffirait à lui seul pour rompre les rêves auxquels leur subjectivité se laisse aller si volontiers sous le nuage hégélien. »

Il ne paraît pas moins évident, d'après les documents cités

dans l'ouvrage de D. Guéranger, que dès l'origine et aux deux premiers siècles, le christianisme était en tout semblable à lui-même, fixé dans ses croyances et complet dans son organisation. Il est un chapitre, le treizième, que nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos frères séparés. Ils y verront, d'après des peintures encore existantes et dont le style atteste leur contemporanéité des Antonins, toute la synthèse doctrinale de l'Église.

Ces considérations ne doivent pas nous faire oublier la vie de sainte Cécile qui forme le cadre dans lequel se développent tant de données nouvelles pour l'histoire. Cette vie est elle-même l'épisode le plus complet et l'un des plus touchants des Annales de l'Église de l'ère des martyrs ? Mais ces récits sont-ils aussi vrais qu'ils sont touchants et remplis d'attrait ? Nous ne craignons pas d'adresser le lecteur le plus difficile au chapitre dans lequel D. Guéranger établit l'authenticité des actes de son héroïne.

Notre auteur ne se contente pas de raconter la vie de sainte Cécile, il la suit jusqu'à nos jours, retranchant les prodiges opérés par elle, les principales manifestations du culte qui lui a été rendu par les souverains Pontifes et les chefs de la hiérarchie sacrée, et surtout les hommages que lui ont rendus les beaux-arts à toutes les époques, comme à la reine et la patronne de l'harmonie.

La nouvelle édition que la Société générale de la librairie catholique vient de donner de ce bel et utile ouvrage fait honneur à cette société et à l'imprimerie de M. Monnoyer, du Mans. Beaux caractères, beau papier, beau format et correction parfaite, tout se réunit pour ajouter à la solidité du fond les agréments de la forme. Douze belles planches mettent sous les yeux du lecteur les monuments qu'il est utile de connaître pour l'intelligence du texte. La splendide édition donnée par M. Didot conserve toujours son prix et son mérite, celle que nous annonçons est plus à la portée de tous.

Raoul GLANGE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

*. — **115. Adoratrice (Une) du Saint-Sacrement;** lettres spirituelles au R. P***. — 1 volume in-18 de x-422 pages (1877), chez Téqui, libraire-éditeur, rue de Mézières, 6, à Paris; —

*. — **116. Visites au Très-Saint-Sacrement de l'Eucharistie,** méthode de SAINT-FRANÇOIS DE BORGIA, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-32 de 48 pages (1878), chez Spitaels-Schuermans, imprimeur à Alost; — prix : 0,30 cent.

L'illustre P. Félix a donné une appréciation si parfaite de l'ouvrage : *Une adoratrice du Saint-Sacrement*, que nous ferons plaisir à nos lecteurs, croyons-nous, en leur mettant sous les yeux cette belle page. On ne saurait mieux dire.

Ces lettres (elles sont au nombre de CLXXII), qui n'étaient pas destinées à la publicité, renferment les épanchements d'une âme saintement passionnée par l'amour du grand et doux mystère de l'autel. Dans une correspondance toute intime, elle verse, au jour le jour, dans l'âme de son guide spirituel, tous les sentiments qui débordent de son cœur devant le Dieu de l'Eucharistie. Ces effusions quotidiennes, inspirées le plus souvent par les paroles, par les chants ou par les cérémonies religieuses propres à chaque fête de l'année liturgique, offrent pour le temps de ces fêtes une lecture courte, mais pleine d'une rare et pénétrante onction... Ce qui fait l'originalité et l'intérêt de cette publication, ce n'est pas d'offrir au lecteur, sur le mystère eucharistique, des considérations qui étonnent par leur profondeur ou par leur nouveauté : cet écrit ne promet rien de semblable. Ce qui en fait le caractère propre et lui donne un charme tout particulier, c'est d'être *l'expression sincère d'une âme*... Je fais des vœux pour que la propagation rapide de ce livre, tout embaumé des parfums du divin amour, contribue à multiplier au milieu de nous les adorateurs et les adoratrices du Très-Saint-Sacrement de l'autel, dans un moment où l'adoration de ce mystère d'amour et de sacrifice est plus nécessaire que jamais, pour sauver une société menacée de périr par la haine et l'égoïsme.

La *Méthode de saint François de Borgia* consiste à visiter Notre-Seigneur sept fois par jour, en l'honneur des sept circonstances dans lesquelles le divin Sauveur a versé son sang. Le petit opuscule *Visites au Très-Saint-Sacrement de l'Eucharistie* renferme de courtes méditations et prières très propres à favoriser cette pieuse pratique. A.

3. 4. — **117. Brébeuf (le P. Jean de),** *sa vie, ses travaux, son martyre,* par le R. P. MARTIN, de la compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de 298 pages (1877), chez Tequi, libraire-éditeur, Paris; — prix : 2 fr.

4. †. — **118. Vie de Monsieur l'abbé Dujarié,** directeur aux séminaires de

» la royauté de naître à la vie civile par le mouvement commu-
» nal, d'où sortira un jour le tiers-état (3e vol. p. 6). »

On voit que M. Demolins, pour traiter son sujet avec l'autorité d'un maître, a dû faire, avant d'écrire, de longues études. On ne peut être à ce point supérieur qu'à la condition de ne rien ignorer d'une si grande matière. Ajoutons que, respectant le peuple qu'il veut instruire, il écrit dans un langage simple sans trivialité, noble sans emphase ; aussi a-t-il la bonne fortune d'éclairer l'esprit, de saisir l'imagination, et de charmer le patriotisme par le seul attrait de la vérité.

Cette histoire est donc excellemment populaire : puisse-t-elle arriver partout où se propagent les préventions et le mensonge !

Georges GANDY.

5. 6. — **142. HISTOIRE GÉNÉRALE DE LANGUEDOC** *avec des notes et les pièces justificatives,* par dom Cl. DEVIC et dom J. VAISSETTE, religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition, contenant un grand nombre de Documents inédits, de Dissertations et Notes nouvelles, le Recueil des inscriptions de la Province, antiques et du moyen âge, etc., etc., etc., publiée sous la direction de M. Édouard DULAURIER, membre de l'Institut, par M. Edward BARRY, professeur honoraire d'histoire à la faculté des lettres de Toulouse ; M. A. MOLINIER, ancien élève de l'École des Chartes, et une réunion de membres de l'Institut, de professeurs de Faculté et d'anciens élèves de l'École des Chartes ; continuée jusqu'en 1790, sous le titre : **Études historiques sur la province de Languedoc,** par M. Ernest ROSCHACH, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, ouvrage couronné par l'Institut. — 14 beaux volumes in-4°, demi-reliure anglaise, accompagnés d'un bel album. — Toulouse, Ed. Privat, éditeur, rue des Tourneurs ; — prix : 20 fr. le volume.

Un des principaux imprimeurs-libraires du Midi, M. Édouard Privat, a entrepris de rééditer l'*Histoire générale de Languedoc,* par des religieux bénédictins de St-Maur (dom Devic et dom Vaissette).

C'est une œuvre patriotique qu'accomplit le vaillant éditeur, et aussi une œuvre d'érudition distinguée, digne des encouragements de quiconque aime l'histoire de son pays. Cet exemple donné aux autres provinces ne peut que contribuer au développement et au progrès des sciences historiques.

Sept volumes de cette remarquable publication, qui doit en avoir quatorze, ont déjà paru, à savoir : les cinq premiers vo-

lumes de la réédition et les deux volumes (13 et 14), de la continuation. L'histoire du Languedoc par les bénédictins s'arrêtait au XVIIe siècle; elle a été continuée, jusqu'au jour où le Languedoc a cessé d'exister comme province, par M. Roschach, archiviste de la ville de Toulouse. Cette continuation forme une œuvre que nous avons examinée dans notre tome 56e (p. 274). Le blâme relatif que nous avons cru devoir émettre sur cette partie spéciale, séparée, à cause de certaines tendances de l'auteur au point de vue religieux, n'atteint point « *le mérite des recherches et l'érudition de ces études*; » encore moins rejaillit-il sur le reste, sur l'ensemble de la publication de M. Privat, qu'on ne saurait trop recommander.

Comme nous l'avons déjà remarqué, en rendant compte des tomes 1, 3, 4, le texte des bénédictins a été scrupuleusement respecté. Les notes, très nombreuses, qui expliquent les points obscurs, rectifient les erreurs, comblent les vides de l'œuvre des bénédictins, émanent d'écrivains érudits et sont marquées au coin de la vraie science (*Bibliog. cath.*, t. 52, p. 466). L'ouvrage est imprimé sur du très beau papier, en caractères elzéviriens.

Il nous reste à faire connaître sommairement les améliorations scientifiques contenues dans chaque volume.

Le tome premier, qui part des Volkes et des Celtes pour se terminer à la fin du règne de Charles le Chauve, est enrichi : 1° d'une remarquable introduction de M. Dulaurier, qui nous donne l'historique de l'œuvre bénédictine ; 2° des notes de M. Edward Barry, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse, dont les recherches sur l'époque gallo-romaine ont abouti à des découvertes très précieuses. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la notice que ce savant nous fournit sur Nîmes est suivie d'un véritable traité des monnaies autonomes de *Nemausus*. En effet, cette antique cité a frappé à son effigie des monnaies de bronze et d'argent bien avant qu'elle devint colonie des Romains. M. Barry en dresse le catalogue, et il tire de là de curieuses inductions sur l'indépendance des villes gauloises. Voilà un travail entièrement neuf, qui fera autorité sur la matière ;

3° Des notes de M. Mabille, de la Bibliothèque nationale, membre de la Société des Antiquaires de France. Ces notes,

sans être le résultat de fouilles aussi profondes, ne manquent pas d'exactitude ni d'utilité.

Elles concernent les premières églises des Gaules et les diverses invasions des Sarrasins en Septimanie. Mais, d'après nous, M. Mabille se trompe quand il embrasse l'opinion de ceux qui fixent à l'année 250 l'introduction du Christianisme dans notre pays; la tradition, mieux interrogée, répond aujourd'hui que l'Évangile a été apportée du temps des apôtres dans la Gaule, la province la plus romaine de tout l'empire.

En somme, le tome premier de l'*Histoire générale de Languedoc* fait également honneur à l'éditeur et aux annotateurs des Bénédictins. Il se termine par une table générale, analytique et raisonnée, des noms d'hommes, de lieux et de choses.

Le tome deuxième de M. Privat complète le tome premier de l'édition princeps. Il renferme les notes des Bénédictins, les notes et dissertations des nouveaux éditeurs relatives à divers points d'histoire et aux institutions de la province, les chartes et chroniques antérieures à l'an 877. C'est ici qu'ont trouvé place les remarquables dissertations de M. Barry, sur les expéditions des Gaulois à Delphes, les anciennes populations de la Gaule méridionale, les émigrations des Volkes, l'organisation intérieure des *Pagi*, les trophées de Pompée, les origines de Toulouse.

Ce tome deuxième contient aussi les notes de MM. Mabille et Molinier sur les colonies romaines de la Narbonnaise, l'époque de la fondation des cités latines du Languedoc, les vestiges des invasions visigothes et musulmanes, puis un travail aussi érudit qu'intéressant sur la numismatique de la province. On y voit que la race gauloise prit ses modèles monétaires en Macédoine. On y apprend que les monnaies de la Gaule narbonnaise avaient une signification symbolique, avec leurs images d'animaux, de fleurs, de plantes et d'étoiles. Ce volume se termine par un index géographique et onomastique (noms d'hommes et de lieux), et une table bibliographique de tous les ouvrages cités dans les deux premiers volumes.

Le tome troisième de la nouvelle édition correspond à une partie du tome deuxième de l'édition originale. Il reproduit le texte des Bénédictins, du livre XIe au livre XVIIIe et embrasse l'histoire de la province depuis l'an 878 jusqu'à l'an 1165. Nous

craindrions de fatiguer le lecteur en énumérant les faits historiques traités par les Bénédictins et les notes et dissertations dont M. Molinier a enrichi le volume.

Le tome quatrième contient les notes de dom Vaissette, les analyses et dissertations de M. Mabille sur les diocèses, les évêchés, les abbayes, les monastères, les dignitaires ecclésiastiques de la province ; pour bien apprécier ce nouveau travail, d'une importance capitale, il faudra le comparer avec celui par lequel notre savant collaborateur, dom Piolin, continue, complète et rectifie l'œuvre monumentale intitulée *Gallia christiana*.

Le tome cinquième de la nouvelle édition contient les *Preuves* du tome deuxième de l'édition bénédictine. Les nouveaux éditeurs ont vérifié très attentivement les textes publiés par dom Vaissette ; ils ont corrigé les fautes, comblé les lacunes, remédié en un mot aux défauts de l'œuvre.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'apparition de chaque volume de cette publication ; il suffit de la signaler aux amis de l'érudition pour qu'ils s'empressent de concourir, par leurs souscriptions, à son prompt achèvement et à son succès qui fera honneur à notre siècle et à notre pays. ***

4, *. — 143. **HISTOIRE DE SAINTE GENEVIÈVE**, *vierge patronne de Paris, et de son culte*, précédée d'une introduction sur l'apostolat des vierges chrétiennes dans l'Église catholique, *par un serviteur de Marie*. — Paris, E. Plon (1878). — 1 volume in-8° de 492 pages avec 12 pages de pièces justificatives.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé un but qu'il exprime en ces termes : « En sainte Geneviève s'est manifesté d'une manière spéciale le genre d'aspostolat que la vie cachée des vierges chrétiennes est appelée à exercer sous la loi de l'Évangile... ministère sacré, sacerdoce intime, qu'une partie considérable et la plus noble du sexe féminin exerce depuis dix-neuf siècles à côté du clergé, sous une forme analogue au ministère que la prophétie remplissait sous l'ancienne loi, à côté du sacerdoce. »

En conséquence, afin de montrer l'importance du rôle de la sainte patronne de Paris au milieu de son siècle, quatre-vingts pages d'introduction célèbrent la sublimité et les bienfaits de la virginité chrétienne.

CHRONIQUE.

BREF PONTIFICAL adressé a M. l'abbé BENOIT, Supérieur du Pensionnat du Sacré-Cœur pour les Garçons à Marseille, Collaborateur de la *Revue de Marseille et de Provence.*

M. l'abbé BENOIT, qui a publié récemment un livre intitulé: *Saint Grégoire de Nazianze, sa vie, ses œuvres et son époque*, ayant fait hommage de son œuvre à N. S. Père le Pape, Sa Sainteté lui a adressé le bref suivant, que nous sommes heureux de reproduire:

A notre cher Fils, Louis-Alphonse Benoit, prêtre.

LÉON XIII, PAPE.

Cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique. Nous avons reçu un agréable témoignage de vos bons sentiments et de votre respect envers Nous dans l'obligeante lettre que vous Nous avez écrite au commencement de ce mois, et dans le présent qui l'accompagnait, d'un ouvrage dont vous êtes l'auteur et qui a pour titre: *Saint Grégoire de Nazianze, sa vie, ses œuvres et son époque.* Nous Nous réjouissons de ce que vous avez employé vos soins et votre talent à faire honorer de plus en plus la mémoire de ce saint et illustre Personnage qui a illuminé l'Église entière par l'éclat de sa vertu et de sa doctrine, et Nous espérons que votre livre que vous Nous dites honoré des approbations de plusieurs Prélats, sera aussi utile qu'agréable à ceux qui le liront et les excitera à puiser, dans les œuvres immortelles de ce saint Evêque, des trésors de sagesse chrétienne. Il nous sera certainement très agréable à Nous-même de jouir de votre présent et de lire en entier votre écrit, aussitôt que les soucis qui Nous accablent Nous en laisseront le loisir. En attendant, Nous vous sommes reconnaissant, comme vous le méritez, de votre bon office, et, priant Dieu qu'il vous garde sous sa sainte protection, Nous vous accordons très affectueusement Notre Bénédiction apostolique, comme preuve de Notre amitié.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 25 septembre 1878, la première année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

Un des propriétaires, gérant:

COURAT.

*. †. — **181. ANNÉE (L') LITURGIQUE**, par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes; — premier volume de la continuation : — **Le temps après la Pentecôte**, tome 1er. — 1 volume in-12 de VII–516 pages (1878), chez Oudin, à Poitiers, et à Paris, rue Bonaparte, 68; — prix : 3 fr. 75.

Le monument que le vénéré dom Guéranger, abbé de Solesmes, avait entrepris d'élever à la science liturgique, à la religion, commencé sur des proportions aussi grandes qu'harmonieuses, restait inachevé. Sur sa couche funèbre, entouré de ses fils bien-aimés, le mourant pouvait leur dire : Vous savez si ma vie a été laborieuse, et cependant mes travaux s'arrêtent interrompus : *Pendent opera interrupta.* L'héritage revenait heureusement à une *famille* qui, connaissant les plans du *Père*, était capable aussi de continuer l'œuvre et de couronner l'édifice. Dom Guéranger était un maître habile, il devait former des disciples dignes de son nom. On dirait que le nouveau volume de l'*Année liturgique*, le premier de la continuation, a été écrit de sa main : c'est la même méthode, le même style, la même netteté d'aperçus, la même élévation de pensées, la même profondeur de détails.

Le *Temps de la Pentecôte* est la plus longue période de *l'Année liturgique.* La continuateur commence par en tracer l'historique, puis expose la manière de le sanctifier. L'ouvrage traite spécialement de trois fêtes : celles de la Très-Sainte Trinité, du Saint-Sacrement, et du Sacré-Cœur. Au sortir du Cénacle, les Apôtres vont partir pour aller enseigner toutes les nations, et baptiser les hommes au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il était donc juste que la fête de la Très-Sainte Trinité vînt s'inscrire immédiatement après celle de la Pentecôte sur le cycle de l'*Année liturgique.* Après avoir parlé du sublime enchaînement des solennités de l'Église, s'appuyant sur la parole divine, source inépuisable d'enseignements, sur l'interprétation qu'en donnent les Pères et les Docteurs, l'auteur nous fait monter jusqu'au plus haut sommet de la Dogmatique et nous fait admirer le Seigneur, « qui voulant nous manifester son essence, afin de nous unir à lui plus étroitement, nous a conduits successivement de clarté en clarté, jusqu'à ce que nous fussions suffisamment éclairés pour reconnaître et

adorer l'Unité dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité (p. 125).

Après le mystère de la foi vient le mystère de l'amour, le Très-Saint Sacrement, *mémorial* auguste, sommaire ineffable de la miséricorde divine. Si nos souvenirs sont fidèles, n'est-ce pas dans le sanctuaire béni de Solesmes que nous avons admiré un chef-d'œuvre ravissant de sculpture qui représente la *Pâmoison de la Vierge*, lorsque l'Hostie sainte va se poser sur ses lèvres pour la première fois ? Le tabernacle aussi n'est-il pas un monument antique ? En face des merveilles de l'art, les inspirations viennent d'elles-mêmes. Avec les lumières et les enseignements de la foi, avec les données de l'histoire et de la tradition, l'auteur méditant là les psaumes, les hymnes, les antiennes et les répons, dont se composent les offices du Saint-Sacrement, tout cet ensemble si plein de la vraie sève catholique, nous ne sommes pas étonné qu'il ait tracé dans toute cette partie, la plus considérable de l'ouvrage, tant de pages d'une délicatesse exquise, d'une beauté rare, d'une science profonde, remplies de l'onction de la piété la plus tendre. — Les développements de la partie historique seront aussi remarqués, et les lecteurs ne parcourront pas sans réflexions les pages 441 à 450 et autres, où l'auteur s'élève contre « l'individualisme étroit qui tend, de nos jours, à donner la prépondérance aux pratiques d'une dévotion privée sur la solennité des grands actes liturgiques formant l'essence de la Religion (p. 374). »

La troisième partie du volume, celle qui traite du Sacré-Cœur, donne un résumé rapide de l'établissement de cette fête, et le continuateur met en lumière le rôle de sainte Gertrude et celui de la bienheureuse Marguerite-Marie, l'illustre vierge de Paray-le-Monial. Nous faisons des vœux pour le prompt achèvement de l'*Année liturgique*. Ce livre sera dans son genre une des œuvres capitales de notre temps.

Alex. Villerais

5. 6. — **182. BIBLIOTHÈQUE THÉOLOGIQUE DU XIXe SIÈCLE, t. II** : *La Dogmatique*, par le docteur Schéeben, professeur au séminaire archiépiscopal de Cologne, t. I., trad. par l'abbé Bélet. — 1 volume in-8° de 728 pages (1877), à Paris, chez Palmé; — prix : 7 fr. 50.

Une feuille allemande, l'*Indicateur littéraire*, célébrait, il y a quelques mois, le mérite de certains éditeurs français ; elle citait nominativement MM. l'abbé Migne, Louis Guérin, Louis

Vivès et Victor Palmé ; elle faisait observer et à juste titre que ces éditeurs ont publié les Pères et les docteurs de l'Église, Baronius, les Bollandistes et une foule de grands auteurs, tandis que l'Allemagne, en faisant appel aux ressources de tous ses éditeurs et à la science de tous ses docteurs, n'a pu éditer, en fait d'œuvres sérieuses, qu'un dictionnaire, le *Kirchen-Lexicon* de Fribourg. Nous ne ferons pas, ici, le procès à ce dictionnaire ; nous tenons en haute estime la science allemande, et nous n'en croyons pas moins que son dictionnaire, remarquable sous beaucoup de rapports, faible sous d'autres, blâmable à certains endroits, vaut surtout par ses emprunts à la science française. Mais nous ne croyons pas que le *Litterarischer-Handweiser* ait rendu, aux éditeurs ecclésiastiques de France, une suffisante justice. Peut-être manquent-ils un peu d'entente ; peut-être se font-ils, entre eux, parfois, une regrettable concurrence ; peut-être pourraient-ils utilement, dans l'intérêt de l'Église et dans leur intérêt, régler, dans un congrès, avec le concours des évêques et des membres les plus éminents du clergé, les œuvres qu'il importe le plus de publier. Malgré ces défauts, imputables seulement à l'anarchie des initiatives individuelles, les éditeurs précités et beaucoup d'autres, leurs confrères, ont bien mérité de l'Église et du Saint Siège apostolique. Et, pour ne pas nous arrêter à des considérations qui auraient ici le défaut de ne pas venir *ad rem*, nous citons tout de suite les *Classiques des Séminaires* édités par M. Lethielleux et les *Classiques des Presbytères*, qu'entreprend l'éditeur des Bollandistes, M. Victor Palmé.

Il est évident que nous ne savons plus nous servir de ces grandes collections scientifiques que nous offre la librairie contemporaine. Les livres ne nous manquent pas ; on peut même dire qu'ils surabondent. Malheureusement le clergé, mal préparé par son éducation première, entraîné ailleurs par ses préoccupations ou par ses devoirs, ne sait où s'arrêter dans cette abondance. La *Patrologie*, les *Acta Sanctorum*, beaucoup d'autres grands ouvrages, plus vendus à l'étranger qu'en France, plus vendus parfois aux laïques instruits qu'aux prêtres, ne donnent pas, où on les rencontre, tout ce qu'ils pourraient offrir. — D'autre part, l'éducation est aujourd'hui, non plus savante qu'autrefois, mais elle affecte les allures scientifiques ; la philologie, la linguistique et les sciences connexes, avec une mobilité étrange,

sciences proprement dites et aux arts libéraux succèdent les *beaux-arts*, la *culture*, l'*industrie* et le *commerce*.

Le dernier mot n'est pas dit sur la synthèse des sciences, et M. Élie Blanc avoue après les Encyclopédistes qu'il est difficile d'échapper à l'arbitraire en une matière semblable. Son système a l'avantage sur ceux de ses devanciers d'être plus simple, plus compréhensible et aussi plus complet dans la nomenclature.

Le langage vulgaire qui l'a dirigé est accessible à tous les esprits, et il faut bien convenir que tout ce qui se dit, se pense, se sait, est nommé dans la langue. Mais le même mot a souvent bien des sens : à se guider seulement sur les mots, on s'expose à n'être pas toujours précis et à unir ensemble des arts, des sciences qui n'ont d'autre trait d'union qu'une figure, un jeu d'esprit, une comparaison. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le troisième tableau où, sous le titre général de *culture*, M. Élie Blanc fait entrer tout ce qui a trait à l'éducation, à l'enseignement — culture de l'esprit — comme ce qui regarde l'agriculture, la viticulture, l'art pastoral. Cette assimilation n'est basée évidemment que sur une comparaison subjective, elle n'est point basée sur l'objet d'après le système propre à M. Élie Blanc. Cela montre que, malgré l'érudition dont il fait preuve, malgré un sens philosophique très grand et une admirable lucidité d'intelligence, M. Élie Blanc n'a pas encore complètement résolu le problème de la synthèse des sciences. Il a du moins ouvert une nouvelle voie; il a ajouté une large pierre aux assises de l'édifice. Ses appréciations judicieuses, son langage constamment noble et mesuré, la souplesse de son talent qui s'affirme d'une manière aussi ferme que neuve, nous donnent le droit d'attendre d'autres travaux dont la science sera fière.

VICTOR HUGUENOT.

4. 5. — **187. EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE** : Conférences du R. P. J.-H.-L. MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs. — Carême de 1878 : Existence et personne de Jésus-Christ.— 1 volume in-8° de 378 pages (1878), chez Édouard Baltenweck ;— prix : 4 francs.

La vaste et éloquente apologie du christianisme qui descend depuis tant d'années de la chaire de Notre-Dame se poursuit toujours avec un succès croissant. Rien de glorieux pour l'Église de France comme ce triomphe persévérant, rien de plus consolant pour les âmes attristées en ce moment de spectacles qui les

épouvantent et les consternent. On l'a dit bien des fois : toutes les illustrations de la naissance, de l'armée, de la science, de la littérature sont venues s'asseoir aux pieds de cette chaire, et elle est vraiment incalculable l'influence que ce haut enseignement a exercée sur les classes dirigeantes et lettrées. Plusieurs avaient craint que le glorieux héritage des Ravignan et des Lacordaire ne fût un fardeau écrasant pour leurs successeurs ; l'expérience a prouvé le contraire, et le R.P. Monsabré démontre plus victorieusement chaque année que ce fardeau n'est pas trop lourd pour lui.

L'éloquent conférencier s'est fait un plan qui ouvre devant lui une longue carrière: c'est l'Exposition complète du dogme catholique. De 1873 à 1877, il a exposé et justifié ce qu'enseigne l'Église sur l'existence de Dieu, sa nature, ses perfections, sur l'œuvre et le gouvernement de Dieu, et enfin sur la grâce. L'année dernière, le P. Monsabré est entré dans le mystère chrétien par excellence, dans celui où le Créateur a déployé tous les trésors de sa puissance et de sa sagesse, le mystère de l'Homme-Dieu ; et comme introduction aux matières qu'il doit aborder désormais, il a fait ses conférences sur la *Préparation à l'Incarnation* (V. notre t. LVI, p. 107). Durant le carême de la présente année, il a pénétré dans le cœur même de son sujet, et il discute *l'Éxistence et la personne de Jésus-Christ.*

Pour embrasser d'un coup d'œil cette vaste exposition, il est bon de savoir que l'orateur suivra pour cette seconde partie une marche semblable à celle qui l'a conduit dans la première : il traitera donc successivement de l'existence, de la personne, des perfections, de la vie, de l'œuvre, du gouvernement, de la grâce de l'Homme-Dieu, qui est Jésus-Christ. Les six conférences contenues dans ce volume n'embrassent que les deux premiers points. Essayons de donner au moins une idée des hautes questions qui y sont posées et de la manière dont elles sont résolues.

En parlant de Dieu, l'orateur s'était demandé autrefois : Existe-t-il un Dieu ? Comment faut-il concevoir ce Dieu ? Même marche pour le dogme de l'Incarnation. Y a-t-il un Homme-Dieu ? Comment devons-nous concevoir cet Homme-Dieu ? Les six conférences de cette année sont la réponse à ces deux questions. Pour répondre à la première, le P. Monsabré consulte le témoignage des faits, l'affirmation chrétienne et enfin l'affirma-

tion de Jésus-Christ lui-même. Et d'abord le *témoignage des faits*. Il y a un monde chrétien. Ce monde chrétien se manifeste à tous les regards et parle par ses mouvements, par sa perfection, par son harmonie. Ces mouvements consistent à chercher Jésus-Christ, cette perfection à imiter Jésus-Christ, cette harmonie à obéir à Jésus-Christ. L'âme chrétienne cherche Jésus-Christ par l'esprit en voyant tout en lui, par le cœur en aimant tout en lui; elle s'élève aux vertus les plus héroïques en imitant Jésus-Christ. Et tout vit en harmonie dans le monde chrétien, parce que les volontés lui sont soumises. — Ce monde chrétien avec ses mouvements, sa perfection et son harmonie, est-il œuvre d'homme ? Non, car il y a impossibilité pour l'homme de s'imposer universellement aux esprits; impossibilité de se faire aimer comme Jésus-Christ est aimé; impossibilité de se faire accepter comme un type de perfection pour tous; impossibilité de se survivre dans l'influence de sa propre volonté. Or, ces quatre impossibles ont été faits par Jésus-Christ; donc Jésus-Christ est plus qu'un homme.

L'*affirmation chrétienne* : Le monde chrétien affirme qu'il y a un Homme-Dieu à son origine. Cette affirmation a un caractère d'universalité et de perpétuité à travers les siècles, et quoique contredite par toutes les puissances, elle a été toujours féconde en conséquences pratiques. Dans ceux qui affirment, nous trouvons des qualités qui rehaussent cette affirmation et lui donnent une force démonstrative : l'intelligence, l'honnêteté, la générosité représentée par l'apostolat, l'héroïsme représenté par le martyre. Revêtue de telles qualités, l'affirmation chrétienne remplace, auprès d'une multitude d'esprits, tout l'ensemble des preuves que donne l'apologétique. Si ce splendide cortège qui confesse la divinité de Jésus-Christ nous trompe, il faut nier les perfections de Dieu, son existence même. Donc, avec les siècles, avec le génie, avec la sainteté, avec le dévouement, avec l'héroïsme, il faut affirmer le dogme de l'Homme-Dieu.

L'*affirmation de Jésus-Christ* : Jésus-Christ affirme qu'il est Dieu et cette affirmation se trouve presque à toutes les pages de l'Évangile; il le dit dans l'intimité, il le dit en public, il le dit devant les magistrats, il le dit à l'heure suprême de sa mort. Pour celui qui lira l'Évangile avec droiture, impossible de nier ce fait aussi éclatant que le soleil. Mais quel est celui qui sou-

tient cette affirmation? Il a une grandeur morale vraiment incomparable : son esprit est pénétrant et sublime, et en même temps candide et simple ; son cœur est tout amour, sa volonté est toujours d'une admirable droiture ; Jésus-Christ est l'homme par excellence. Et pourtant s'il disait ce qu'il ne croyait pas, ce serait un fourbe ; s'il croyait être ce qu'il n'était pas, ce serait un insensé. Dire que Jésus-Christ a été un fourbe ou un insensé est tout à la fois monstrueux et absurde. Donc il est sincère, il affirme ce qu'il voit èn lui ; donc il est Dieu. Au reste, il n'a reçu aucun démenti ni dans le tribunal qui l'a jugé, ni dans la loi elle-même, ni dans les nombreux miracles qu'il a opérés, ni dans la toute-puissance avec laquelle il s'est imposé au monde. Donc Jésus-Christ est approuvé de Dieu dans cette affirmation. Donc il est Dieu.

Après avoir établi l'existence de l'Homme-Dieu, le P. Monsabré examine la possibilité de l'Incarnation et le mystère de l'union hypostatique. Et d'abord *la possibilité de l'Incarnation.* Le rationalisme repousse ce dogme comme impossible et absurde. L'orateur démontre que nul n'a prouvé cette absurdité et ne la prouvera jamais, ni du côté de la nature divine et de ses perfections infinies, ni du côté de la nature humaine avec ses faiblesses et son néant. Le dogme de l'Homme-Dieu n'est point absurde mais seulement incompréhensible à notre raison. L'orateur va plus loin, et il découvre, soit dans la nature divine, soit dans la nature humaine, ce qu'on pourrait nommer des convenances, et ce qu'il appelle des *appétences* au mystère de l'Homme-Dieu. — Au sujet de l'*Union hypostatique*, le P. Monsabré se demande comment on doit concevoir un Homme-Dieu. Il répond à cette question en faisant ce qu'il appelle un catéchisme du mystère de l'Incarnation. Pour mieux dégager la vérité, il écarte les erreurs des Nestoriens, des Apollinaires, des Eutichéens, et il lui reste cette formule que l'Incarnation est l'union de la nature divine et de la nature humaine dans l'unique personne du Fils de Dieu. Il tire ensuite les conséquences de cette union quant à la personne, à l'action, aux mérites de l'Homme-Dieu, et il insiste sur ce point que, lorsqu'il s'agit des propriétés, des opérations et des mérites de l'Homme-Dieu, il ne faut jamais perdre de vue qu'il y a une seule personne en Jésus-Christ, mais qu'il y a deux natures et deux volontés.

Enfin la dernière conférence est consacrée à l'examen des *faux Christs*. Les rationalistes ne peuvent pas supprimer Jésus-Christ dans l'histoire. Puisqu'ils ne veulent pas qu'il soit Dieu, il faut bien qu'ils expliquent ce qu'il est. Les impies du dernier siècle en faisaient cyniquement un fou ou un imposteur. Nos libres penseurs ont modifié cette sentence et ils ont recours à d'autres habiletés. Ils nous présentent de faux Christs qui peuvent se réduire à trois variétés principales : le Christ sectaire, le Christ sage, le Christ symbole. Il serait facile de placer des noms propres au-dessous de chacun de ces Christs ainsi défigurés. L'éloquent dominicain leur demande d'où ils viennent, et il montre qu'ils sont les produits de l'orgueil obstiné, du parti pris, de la critique déloyale, et déjà condamnés par leur nombre même, leur insuffisance historique, et surtout par leur funeste influence.

Le P. Monsabré est sans contredit le meilleur et le plus illustre disciple qu'ait eu Lacordaire. Force et solidité, méthode parfaite, clarté admirable, vigueur et énergie, noblesse de style, splendeur des images, voilà les qualités dominantes de ses conférences. Dans les trois premières de ce volume, l'orateur avait à traiter des sujets où son devancier s'était élevé jadis à une grande hauteur: la personne de Jésus-Christ, sa vie intime et sa vie publique. Malgré le danger que présentait un parallèle inévitable, le nouveau conférencier a su être neuf et intéressant. Il a répondu aux attaques récentes contre la divinité de Jésus-Christ, et ces réfutations prennent toujours une forme vive, saisissante, colorée, souvent entraînante.

Pour montrer que Jésus-Christ est obéi dans tout le monde chrétien, le P. Monsabré s'écrie : « Sur les rivages d'où Rome » altière envoyait, jadis, ses proconsuls porter ses ordres à » l'univers, un vieillard est assis. Qu'il soit tranquille ou per» sécuté, entouré d'honneurs ou rassasié d'opprobres, libre ou » prisonnier, il n'importe. Sa volonté auguste est la seule que » reconnaisse le monde chrétien. Ce qu'il commande est sacré, » ce qu'il condamne est à jamais réprouvé... C'est un roi, et » quoique des mains sacrilèges aient profané, plus d'une fois, » son sceptre et sa couronne, elles n'ont pu détourner le cours » de cette autorité souveraine qui va droit aux âmes et les plie, » sans efforts, sous son joug adoré. C'est un immortel qui passe

» par des incarnations successives. Hier, vieillard octogénaire, » il s'endormait dans le Seigneur, après trente-deux années » d'un règne fécond en malheurs et en gloires; aujourd'hui, » rajeuni de vingt ans, il se montre prêt aux mêmes combats, » aux mêmes souffrances, aux mêmes triomphes (page 20) ».

Par cette courte citation, le lecteur peut juger s'il est possible de parler une langue plus noble, plus émouvante, plus digne de la majesté de la chaire sacrée. Justin VERNIOLLES.

A. — **188. HISTOIRE APOLOGÉTIQUE DE LA PAPAUTÉ, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX**, par Mgr FÈVRE, protonotaire apostolique. — 7 volumes in-8°, chez Vivès; — prix : 35 fr.

Depuis vingt ans, le fait qui caractérise d'une manière générale, la situation religieuse de l'Europe, c'est la *guerre au Pape* ; et le faux principe qui caractérise d'une manière plus générale encore cette guerre au Souverain-Pontife, c'est que tous les ennemis de la chaire apostolique s'appuient, pour servir les desseins de l'ambition et les complots de l'impiété, sur les vieilles objections du gallicanisme et du protestantisme. Dans la guerre contre le Saint-Siège, l'arme préférée pour couvrir les attentats de la politique et les mensonges de la diplomatie, ce sont des *accusations empruntées à l'histoire*.

La guerre présente n'est qu'un épisode de cette guerre dix-huit fois séculaire qui éclate sur le berceau de la papauté et se perpétue dans toutes les contrées du monde chrétien ; c'est depuis l'ère de grâce, la forme de la lutte antique du bien et du mal qui agite si profondément les entrailles de l'humanité. Dans son évolution fastique, cette guerre acharnée des passions contre Rome a parcouru trois phases : phase des persécutions sanglantes des Césars, phase des hérésies et des schismes, phase des oppressions hypocrites ou violentes de la révolution. Nous traversons depuis trois siècles cette dernière phase.

Dans cette longue guerre, l'Église a toujours eu ses apologistes. De Tertullien à l'abbé Gorini, ses défenseurs portent sur leur drapeau cette devise : « *Unum gestit, ne ignorata damnetur :* l'Église ne craint qu'une chose, les condamnations de l'ignorance. »

Ce que l'abbé Gorini a fait contre les rationalistes, pour la

défense générale de l'Église ; ce que Bossuet, avec son génie, avait élevé contre les protestants, à l'immortalité d'un chef-d'œuvre, l'auteur l'a tenté pour la défense exclusive, continue et complète du Saint-Siège contre tous les ennnemis qui l'attaquent depuis quatre siècles. Son champ clos, c'est le champ de l'histoire, non l'arène de la philosophie ou du droit pur. Mgr Fèvre veut prendre l'un après l'autre tous les faits d'histoire, où protestants, jansénistes parlementaires, épiscopaux et speudophilosophes se flattent de convaincre la papauté d'erreur dans ses jugements ou d'excès dans ses entreprises et montre que ce sont eux qui s'abusent. Ensuite, conformément aux bons usages de l'apologétique chrétienne, il passe de la défensive à l'offensive, prend un à un les actes doctrinaux et les empiétements législatifs des adversaires, pour établir qu'il y a excès dans leurs entreprises, parce qu'il y a défaut dans leurs jugements. Enfin, il présente une *défense historique* du Saint-Siège : 1° contre les *protestants*, tels que Flaccius Illyricus, Mosheim, Duplessis-Mornay, Merle d'Aubigné, Malan, Bost et Puaux ; 2° contre les *jansénistes*, tels que Duvergier de Hauranne, Quesnel, Ellies Dupin, Fébronius, Scipion Ricci ; 3° contre les *parlementaires*, tels que Richer, Dupuis, Cormus, Portalis, Dupin, Isambert, Baroche et Cavour ; 4° contre les *épiscopaux*, tels que Pierre de Marca, Maimbourg, Fleury, Tillemont, La Luzerne, Gratry ; 5° contre les *rationalistes*, libéraux ou césariens, tels que Guizot, les Thierry, Michelet, John Russell, Gladstone, Minghetti et Bismark. — En souscrivant sur son blason la croix pontificale, l'auteur n'oublie pas qu'il ne suffit point d'inscrire la croix sur son écu pour porter des coups de lance enchantée.

Cet ouvrage ne peut, *sous aucun rapport, se confondre* avec l'histoire de l'Église ou avec l'histoire de la Papauté : il n'en est ni l'*équivalent,* ni l'*analogue ;* il s'en distingue, au contraire, par tout ce qui forme son être propre, par son *objet,* par son *plan,* par sa *méthode* et par sa *forme.* Dans son objet il est consacré à la défense des Papes attaqués par quatre séries d'ennemis ; — dans son plan, il groupe en chaque volume toutes les questions solidaires ou connexes qui déterminent les prérogatives ou manifestent la puissance de la Chaire apostolique ; — par sa méthode, il a moins pour but de raconter les faits que

de réfuter les accusations par lesquelles on a voulu éclipser la puissance ou effacer les prérogatives du Saint-Siège ; — dans la forme, il admet tous les genres que comporte le style judiciaire, l'exposition sommaire, le mémoire, le rapport, le réquisitoire, la plaidoirie et le jugement. Dans son ensemble, il présente non pas l'histoire positive, mais l'histoire *critique* et *apologétique* de la Papauté : c'est le dossier de la défense, c'est la justification des Papes par l'histoire :

Au surplus voici le plan sommaire de cet ouvrage.

Dans le premier volume, l'auteur étudie les *origines* de la papauté depuis S. Pierre jusqu'à Constantin ; dans le deuxième, il expose, dans leur expansion à travers l'histoire des huit premiers siècles, les *prérogatives* de la souveraineté pontificale pour le commandement et le gouvernement, pour le pouvoir législatif et judiciaire, pour le prosélytisme de l'apostolat et la garantie de son indépendance par la constitution du pouvoir temporel ; dans le troisième volume, il présente les *rapports des Papes avec les Églises d'Orient,* depuis le Concile de Nicée jusqu'à Phocius et au concile de Florence ; dans le quatrième, il défend la constitution pontificale du moyen-âge, considérée *pour la première fois* dans son ensemble organique ; dans le cinquième, il reprend en particulier les faits imputés aux Papes du moyen-âge *dans leurs rapports avec les Églises d'Occident* ; dans le sixième, il étudie avec un soin particulier les *rapports des Papes avec la France,* depuis Philippe le Bel jusqu'à Napoléon Ier ; enfin, dans le septième volume, il parle *des Papes de l'ère moderne,* depuis Léon X jusqu'à Pie IX.

A. — **189. HISTOIRE DE PIE IX LE GRAND ET DE SON PONTIFICAT,** par un membre de l'Académie des Arcades de Rome et Poitiers. — Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Poitiers. — 2me édition. — Paris (1878), Ressayre et Olmer. — 2 volumes in-12 de VII-512 et 459 pages ; — prix : 6 fr.

Le Pontificat de Pie IX le Grand, l'un des plus glorieux qu'aient enregistrés jusqu'à présent les Annales de l'Église, et le plus long de tous, puisque seul il a *vu* et *depassé* les *Années de Pierre,* avait déjà, à juste titre, avant même que la mort fût venue en trancher si douloureusement le cours, trouvé plus d'un historien de talent ; il était devenu l'objet de publications de divers

genres et assez volumineuses. Rappelons seulement ici pour mémoire les biographies si émouvantes de MM. Veuillot, Dumas, et les écrits plus étendus de M. l'abbé Margotti en Italie et chez nous de MM. Villefranche et de Saint-Albin et tout récemment celui de M. l'abbé Pougeois [1].

L'ouvrage dont nous voulons rendre compte, est le premier, qui paraît après la mort du glorieux Pontife ; mais, comme il s'agit ici d'un Pontificat qui a touché à « toutes choses, aux plus graves questions du temporel et du civil, comme à celles du surnaturel et du dogme » [2] la douloureuse journée du 7 février 1878, qui a privé l'Église d'un chef si obéi, d'un Père si vénéré, n'a pu suffire à placer de prime abord les historiens dans toutes les conditions désirables de liberté et d'impartialité. Le respect des vivants, des morts récentes, etc., demande et demandera encore longtemps qu'on jette un voile d'oubli sur mille circonstances, et mille détails, que l'histoire enregistrera plus tard.

Aussi, croyons-nous pouvoir féliciter l'auteur d'avoir écrit, malgré son *titre*, non *une histoire* proprement dite, les temps et les circonstances n'y prêtaient pas ; mais plutôt une « *monographie* de l'immortel Pontife, exacte, savante, et assez complète » pour le plus grand nombre des lecteurs. » [3] C'est qu'en effet « tous » les traits de cette ravissante et incomparable figure, depuis la » naissance et les premières années de l'enfant de Sinigaglia » jusqu'aux derniers moments du noble captif du Vatican, à » travers les péripéties de gloire et d'épreuves d'un Pontificat » unique dans l'histoire, ont été ici curieusement recherchés, » fidèlement recueillis et pieusement agencés de manière à former un tout harmonieux d'une réalité historique parfaite » [4] Enfance, adolescence, âge mûr, vieillesse, Episcopat, Pontificat, vie publique et privée, vie intime, le biographe embrasse tout, raconte tout, caractérise tout.

Ces deux volumes, d'une impression compacte et serrée, ren-

1. Ce dernier doit former 8 vol. in-8°. Les deux premiers ont paru en 1877, et ne conduisent le pontificat qui nous occupe, que jusqu'en 1850 (V. notre Revue, t. 57, p, 194, n° de mars 1878.)

2. *Histoire de Pie IX,* p. 6. Rapport de M. l'abbé Janvier, en tête du livre, il est relatif à tout l'ensemble de l'ouvrage.

3. Rapport déjà cité de M. l'abbé Janvier, chanoine et doyen du Chapitre de Tours.

4. Même rapport.

ferment donc, en quelques 8 ou 900 pages, la matière d'une publication bien autrement volumineuse. Le récit y est simple et attachant, le style élégant et clair, sans recherche ni afféterie d'aucune sorte. L'auteur y suit avec amour et piété son héros pas à pas du berceau à la tombe. S'il n'adopte d'autre division que celle des chapitres, ceux-ci au moins se succèdent dans un ordre chronologique, et logique parfait. Le premier volume en compte quarante-trois, le second trente-trois seulement ; mais on se demande pour quelle raison l'ordre numérique recommence avec ce second volume, car la partition en livres faisant défaut, on ne voit pas sur quoi pourrait être fondée cette manière d'agir à l'égard de la répartition en chapitres. Il est un autre reproche, que nous croyons devoir faire à notre auteur, c'est celui d'avoir indiqué ses sources d'une manière parfois insuffisante. Ainsi cite-t-il à diverses reprises les Œuvres de Mgr Pie, évêque de Poitiers, sans indiquer ni tomaison ni pagination [1]. Ainsi encore s'abstient-il de tout renvoi, lorsqu'il fait des emprunts aux correspondances romaines du journal l'*Univers* ou des autres journaux catholiques [2] ; sans doute l'avantage qu'a eu l'auteur, qui d'ailleurs est français d'origine et de langue, d'habiter la Ville Éternelle, de voir quelquefois le S. Père, d'entretenir des relations avec des personnages qui l'approchaient d'assez près, ne laisse pas que de donner du crédit et de l'autorité à ses affirmations ; mais cependant on ne saurait, en pareille matière, s'entourer de trop de précautions, ni recourir à trop de citations pour donner du poids à ce que l'on regarde comme la vérité.

Plus d'un lecteur ne sera pas non plus médiocrement surpris de trouver la dédicace du livre dans la seconde moitié du second volume [3]. L'usage de tous les temps et de tous les pays réprouve une telle manière de faire. Mais en somme ces défauts et quelques autres qu'on pourrait signaler encore sont forts légers et n'enlèvent rien aux qualités sérieuses de l'ouvrage.

Au point de vue théologique, l'*Histoire de Pie IX* ne laisse rien à désirer, si nous ne nous trompons.

Si l'auteur ne s'attarde pas, ce n'était pas le lieu, à démasquer dans ses chefs et dans ses subterfuges l'erreur capitale des

1. T. 1, p. 488, t. 2, p. 352, etc., etc.
2. T. 1, et 2, *Passim*
3. T. 2. p. 397

temps modernes, le *libéralisme*, au moins, ne manque-t-il aucune occasion de la répudier et de l'anathématiser avec Pie IX et comme Pie IX[1]. Pour la même raison aussi, il prend ouvertement parti pour le *journalisme catholique* contre lequel l'école semi-libérale et semi-gallicane ne cesse de conspirer, contre lequel elle aurait voulu provoquer les anathèmes de Pie IX[2].

Le chapitre relatif au Concile du Vatican lui donne lieu également de revenir sur les *divergences* entre *catholiques* et tout en le faisant avec *ménagement* pour les *chefs de l'opposition*, il condamne cependant sans détour leurs menées et leurs agissements[2].

L'ouvrage ne s'arrête pas à la mort de Pie IX. Un chapitre trente-troisième, le dernier du second volume, est consacré à raconter l'élection providentielle de Léon XIII avec notice biographique sur le nouveau Pontife.

Enfin l'ouvrage a pour couronnement un certain nombre de pièces justificatives[3], telles que l'Encyclique du 8 décembre 1864, les deux constitutions dogmatiques du Concile du Vatican, etc. Les lecteurs seront heureux d'avoir sous la main des documents de ce genre, dont on a fréquemment besoin.

Tel est, en substance, le nouveau livre consacré à retracer les actions et les vertus, les gloires et surtout la grandeur d'âme devant le malheur et la persécution de *Pie IX le Grand*. Un juge des plus autorisés a dit de cet ouvrage : « Tous ceux qui ont » eu la grâce de connaître personnellement Pie IX, le retrouve- » ront vivant dans ce livre. Son caractère s'y revèle tout entier, » ses rares vertus y brillent, sa sainteté y éclate...... A suivre » dans ce merveilleux Pontificat la fidèle et miséricordieuse » conduite de Dieu sur son Église, l'âme sent sa foi s'aviver et » son espérance s'affermir.» [4]

Nous ne pouvons mieux terminer ce compte-rendu qu'en nous associant à cet éloge et à ces espérances, qu'en disant après Mgr Gay que l'*Histoire de Pie IX* est appelée à produire un grand bien.

Nous ajouterons seulement que si le prix de ces deux volu-

1. V. T. 2, p. 69, 78 et *passim*.
2. T. 1, 297 et suiv.
3. T. 2, p. 133.
4. Elles ne sont qu'au nombre de huit, t. 2, p. 410-459.
5. Lettre de Mgr Gay, Evêque d'Hathédon et auxiliaire de Poitiers, en tête de l'ouvrage.

mes si remplis a été abaissé à un taux bien inférieur aux prix ordinaires de librairie, ça été sans nul doute pour faciliter la prompte diffusion d'un livre dont le succès peut contribuer pour une large part au triomphe de la vérité et de la justice, dans les jours de ténèbres et d'iniquités, que nous traversons.

Dom Fr. PLAINE,
Bénédictin de l'abbaye de Ligugé.

4. 5. — 190. **HISTOIRE DU DIOCÈSE DE COUTANCES ET D'AVRANCHES** *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours suivie des actes des saints et d'un tableau historique des paroisses*, par M. l'abbé LECANU, chanoine de Coutances, docteur en théologie, membre de la Société des antiquaires de Normandie, de la Société académique du Cotentin, correspondant de l'Institut des provinces, auteur de l'histoire de N S. Jésus-Christ, de l'histoire de la Sainte Vierge, de l'histoire de Satan, et de plusieurs autres ouvrages. — Tome II.— Coutances, imprimerie de Salettes ; Paris, Champion ; Rouen, Métérie (1878).— 1 volume grand in-8° de 535 pages et 2 planches ; — prix : 10 fr.

M. le chanoine Lecanu a écrit pour épigraphe ces paroles de la sainte Écriture : « *Audiens sapiens, sapientior erit.* » Et en effet, quiconque lira avec attention son ouvrage en retirera un double avantage : des notions fort claires, fort précises sur une partie importante de l'histoire de l'Église et du pays, et des principes de droit et de morale que l'auteur ne manque jamais de déduire avec une justesse remarquable. Ajoutons que toutes les observations de l'auteur sont dictées par l'amour de l'Église le plus pur et l'attachement le plus sincère à l'enseignement du Siège apostolique.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette belle histoire le fruit de longues et patientes recherches conduites avec un amour communicatif du sujet. Mais quelque soin qu'un auteur donne à son ouvrage, il est comme impossible qu'il ne lui échappe pas quelques oublis dans un travail aussi considérable. Qu'il nous soit permis d'en signaler quelques-uns, que nous venons de remarquer, en vue d'une seconde édition. Nous ne parlerons pas de ceux que l'auteur a corrigés lui-même dans les *errata* à la fin du volume. Le cardinal de la Rochefoucauld n'était point archevêque d'Aix (p. 70), mais archevêque de Rouen. Tous les religieux appartenant aux anciens ordres ont coutume de signer frère Jean, frère Paul ; mais lorsque l'on parle d'eux, on

de Mgr Landriot, de M. Louis Veuillot, le *Recueil de prières du moyen-âge*, de M. Léon Gautier, enrichi de curieux encadrements empruntés aux manuscrits de l'époque et s'harmonisant heureusement avec le texte ; auprès de *Notre-Dame de Lourdes illustrée* de M. Henri Lasserre, dont la beauté et la richesse ont excité et excitent encore l'admiration générale, est venu se joindre cette année le *Christophe Colomb*, de M. le comte Rosely de Lorgues, offrant aux regards émerveillés la richesse inconnue du Nouveau-Monde à côté de la splendeur moins vive et plus artistique de l'ancien. C'est l'Espagne avec la beauté de son ciel, éclairant les mosquées à moitié détruites. Voici l'*Alhambra* et ailleurs Gênes et même le Saint-Sépulcre. Les entourages qui encadrent le texte reproduisent successivement tous ces points de vue. Aussi riches que ceux de *Notre-Dame de Lourdes*, ils sont plus variés. L'art n'a rien produit d'aussi beau ; aucune œuvre illustrée n'est comparable au *Christophe Colomb* ; c'est un livre raconté par le crayon comme il est raconté par la plume : des cadres entourant le texte à chaque page et le suivant dans les plus intéressantes péripéties ; des artistes d'élite sous la direction éminente de M. Mathieu demandant à chacun ce qui est la note la plus enchanteresse de son talent. Des portraits d'une exactitude rigoureuse, œuvre du directeur de la partie artistique, des sites merveilleux, des nuits radieuses, des forêts gigantesques, des tempêtes terrifiantes, écloses sous le crayon incomparable de Yan d'Argent, enfin un livre qui vous prend, vous captive, vous charme, et qu'on ne laisse qu'après l'avoir admiré jusqu'à la dernière page.

Un des propriétaires, gérant :

COURAT.

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

Nos 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

Nos 4. Indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit, 1 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

4. Aboyeuse (l') par Raoul de *Navery*, 321.
*. Adoratrice (Une) du Saint-Sacrement ; lettres spirituelles au R P***, 295.
5. 6 Accord (l') de la philosophie de saint Thomas et de la science moderne au sujet de la composition des corps pour faire suite à *l'Unité dans l'enseignement de la philosophie*, par le P. Henry *Ramière*, 315
4. Alain le Grand, sire d'Albert, par M. *Luchaire*, 151.
A. Albigeois devant l'histoire (les), par Mathieu *Witche*, 168.
4. 5. Ananie, ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu, par le R. P. *Caussette*, vicaire général de Toulouse, 5.
1. 2. Anges (les) de la terre, petites histoires vraies, offertes à l'enfance catholique, 67.
*. †. Année (l') liturgique, par le R. P. dom Prosper *Guéranger*, 401.
1. 3. Anthologie (Petite) des écoles et des pensionnats, morceaux choisis des poètes du XIXe siècle, par le P. Henri *Delavenne*, de la compagnie de Jésus, 128.
1. 3. Arithmétique des élèves, ou 1,600 questions, exercices et problèmes d'arithmétique et de calcul sur les quatre premières opérations (nombres entiers et nombres décimaux précédés d'un résumé de la théorie de chaque opération, par A. *Kermès*, instituteur, 128.)
4. 5. Armes (les) et les Armures, par M. P. *Lacombe*, 196.
5. 4. Artistes français à l'étranger, (les(par M. L. *Dussieux*, 10.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

M.

N.

W.

Z.